

Parlons de Fernando Pessoa

Carlos González González

Sommaire

Préface.

1.- Commentaires sur le *Livre de l'intranquillité*.

2.- Analyse de son anthologie poétique.

3.- *Il est doux de vivre seul*, de Fernando Pessoa.

4.- Œuvres complètes de Ricardo Reis (Fernando Pessoa).

5.- *Le Retour des dieux*, de Fernando Pessoa.

Annexe. Qui était Fernando Pessoa ?

Bibliographie

Remerciements

Préface.

Ce livre propose une lecture commentée de l'œuvre de Fernando Pessoa, en se concentrant tout particulièrement sur ses préoccupations concernant l'identité, la solitude, le passage du temps, le rêve, la réalité, la création artistique et le rapport entre l'individu et le monde.

1. Le Livre de l'intranquillité

Il s'agit de la partie la plus développée des commentaires initiaux. Le protagoniste y apparaît comme un homme profondément introspectif, solitaire et désenchanté, employé comme aide-comptable à Lisbonne. La vie quotidienne — le bureau, les rues, les cafés, le Tage — devient matière à réflexion.

L'un des thèmes centraux est la crise d'identité : l'individu a le sentiment de ne pas être une personne unique et stable, mais une succession d'états, de rêves et de personnalités. L'écriture devient pratiquement une condition de l'existence. La solitude, la lassitude de vivre, le désir d'isolement et la difficulté d'aimer sont également des thèmes récurrents.

2. Le poète est un feinteur — Anthologie poétique

Ce document analyse les différentes voix et les différents ouvrages associés à Pessoa. Il met en lumière l'idée selon laquelle chaque personne recèle de multiples identités et que la poésie transforme — ou « feint » — les émotions pour les transmuier en art.

Alberto Caeiro incarne la nature, la perception directe et le rejet de la métaphysique. Pour lui, il faut regarder les choses sans tenter de leur imposer des explications abstraites.

Ricardo Reis représente la sérénité, la discipline, la mesure et l'acceptation de la brièveté de la vie. Il invite à jouir du présent et à accepter avec calme le passage du temps ainsi que la mort.

Álvaro de Campos incarne une personnalité bien plus intense, angoissée et contradictoire. Il est confronté à des sentiments de vide, d'échec, de solitude et à une conscience exacerbée.

3. Doux est de vivre seul

Ce chapitre reprend nombre des thèmes précédents : l'isolement, le rêve, la difficulté de se connaître soi-même et le décalage entre la vie que nous vivons et celle que nous pensons. La solitude n'y apparaît pas uniquement comme quelque chose de négatif, mais aussi comme une forme de liberté et de protection face au monde.

4. Œuvres complètes de Ricardo Reis

Le stoïcisme, le paganisme, la fugacité de l'existence et la nécessité d'accepter le destin y revêtent une importance particulière. Reis préconise de vivre avec modération, de savourer les choses simples et de ne pas aspirer à une grandeur impossible. Il réfléchit également à la religion, à la science, à la morale et à la métaphysique.

5. Le retour des dieux

La dernière grande section approfondit les idées de Pessoa sur le paganisme, le christianisme, la culture, la civilisation et l'art. Le paganisme y est présenté comme une manière différente d'entrer en relation avec la réalité, tandis qu'une réflexion critique est menée sur le christianisme et l'évolution culturelle de l'Occident. Le document relie également ces idées à Caeiro et à sa vision directe de la nature.

Qui était Fernando Pessoa ?

L'annexe présente Pessoa comme une figure fondamentale de la littérature universelle, notamment en raison de la création de ses hétéronymes ; il ne s'agit pas de simples pseudonymes, mais de personnalités littéraires dotées de leurs propres biographies, styles et pensées. Le document en met quatre en lumière : Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Álvaro de Campos et Bernardo Soares.

Le texte définit chacun d'eux très clairement :

Hétéronyme	Trait principal
Alberto Caeiro	Nature, perception directe, absence de métaphysique
Ricardo Reis	Ordre, mesure, sérénité, stoïcisme
Álvaro de Campos	Intensité, modernité, angoisse et excès
Bernardo Soares	Solitude, introspection et inquiétude

L'ouvrage souligne également la vie austère et solitaire de Pessoa, son peu d'intérêt pour la célébrité ainsi que ses liens avec le milieu intellectuel lisboète, notamment Mário de Sá-Carneiro et la revue *Orpheu*, associée aux débuts du modernisme portugais.

En résumé, ce travail présente Fernando Pessoa comme un écrivain ayant transformé la division intérieure de l'être humain en littérature : différentes personnalités y explorent diverses manières d'appréhender la réalité, la nature, l'amour, la solitude, le temps et la mort.

*1.- Commentaires sur le *Livre de l'intranquillité*.*

1.1.

Il se peut qu'être entre le sommeil et la veille revienne à se situer dans un rêve qui serait comme l'ombre du rêve lui-même.

Cette immense angoisse lui palpe, lui touche l'âme de l'intérieur et l'agite telle la brise qui fait bouger les branches des arbres.

L'aube est imminente et il se trouve dans sa chambre, flottant entre veille et sommeil.

1.2.

Le poète sent que vivre, ce n'est pas être soi, c'est être un autre. Et l'on ne doit pas ressentir aujourd'hui ce que l'on a ressenti hier.

Si l'on pouvait effacer toute l'ardoise d'un jour à l'autre, nous serions alors un être nouveau à chaque aube.

Demain, quoi qu'il arrive, sera autre chose, et ce que le poète verra sera vu par des yeux différents.

1.3.

Nous pouvons considérer tout ce qui nous arrive comme les épisodes d'un roman que nous vivons intensément.

C'est ainsi seulement que nous pourrions mieux appréhender les événements, parfois capricieux, auxquels nous devons faire face.

1.4.

Peut-être les hommes ne mènent-ils pas une vie digne d'intérêt ; peut-être faut-il rechercher des fondements solides.

1.5.

Si nous partons à la campagne, nous aimerons davantage la ville, et inversement.

Les contraires créent une réalité nouvelle ; parfois la tranquillité est nécessaire, parfois l'activité.

1.6.

Le poète ressent sa véritable condition d'orphelin — ayant perdu sa mère alors qu'il n'avait qu'un an — et pense que cela a influé sur le sentiment de culpabilité qu'il éprouve face à sa propre indifférence sentimentale.

1.7.

Il aspire à une vie cultivée et dénuée de passions, une vie lente, frôlant l'ennui sans y sombrer.

Il sait gré au soleil de son éclat et aux étoiles de leur lointaine présence, mais il ne cherche ni à être davantage, ni à posséder davantage, ni à désirer davantage.

1.8.

Cet écrivain envie ceux dont on peut écrire la biographie, ou ceux qui sont capables d'écrire la leur.

Il a le sentiment que ses confessions n'ont aucune importance et, parfois, il s'accorde une pause loin de ses propres sensations.

1.9. Si l'âme pouvait se révéler dans toute sa vérité, elle pourrait être pareille à un puits peuplé d'autres vies, peut-être un lieu sinistre.

1.10.

Nous vivons dans ce monde, certes, comme si nous voyagions à bord d'un navire qui appareille d'un port inconnu pour faire route vers un autre port, tout aussi ignoré de nous.

Dans sa métaphysique, ce poète se perçoit comme un passant de tout — y compris de sa propre âme ! —, n'appartenant à rien et n'étant rien. Cela signifie-t-il qu'il a soif d'appartenir au Tout et d'être le Tout ?

1.11.

C'est uniquement dans notre âme, croit ce poète, que réside l'identité ressentie, bien qu'elle soit en désaccord avec elle-même. Et grâce à elle, tout s'apparente et se simplifie.

1.12.

L'œuvre qui s'accomplit, même imparfaite, est une œuvre faite ; elle vaudra donc toujours mieux que celle qui ne voit jamais le jour.

1.13.

Si le cœur pouvait penser, il s'arrêterait.

La vie est une auberge, en attendant l'arrivée de la diligence de l'abîme.

Et nul doute que cette diligence viendra pour tous, dans l'ombre.

1.14.

Cet écrivain a froid de la vie ; il est seul et abandonné.

Sans ami ni guide, sa situation est complexe.

1.15.

Quelle merveille de contempler, depuis le Tage, la palette de couleurs si variée de Lisbonne, baignée de soleil !

1.16.

La journée s'éclaircit et la Baixa s'éveille, illuminée par le soleil qui dissipe peu à peu la brume matinale.

Cette brume venue du dehors semble s'infiltrer en ce poète tandis qu'il marche, attentif à ce qui l'entoure.

La ville s'anime, le bruit s'intensifie ; la foule grandit — passants, poissonniers ambulants, boulangers chargés de leurs paniers,

vendeurs de toutes sortes, sans oublier les livreurs de lait et les policiers.

Le poète aimerait embrasser tout ce spectacle du regard, comme s'il pouvait tout contempler, tel un voyageur adulte qui viendrait tout juste d'arriver à la surface de la vie.

Et le poète voudrait voir tout cela comme Dieu le voit, non pas comme des florissons du Mystère, mais de la Réalité.

Mais la Réalité n'est Dieu que d'elle-même, et lui, à présent, voit simplement la Vie.

1.17.

Le poète aime se perdre dans les rues, avant l'ouverture des boutiques et des magasins, et écouter aussi des bribes de conversations de jeunes gens.

1.18.

Depuis les sommets de la majesté de tous les rêves, il est aide-comptable à Lisbonne.

1.19.

La Juliette idéale a refermé la fenêtre en hauteur sur le Roméo fictif. Et tous deux ont obéi à leurs parents.

1.20.

Les choses les plus simples deviennent complexes lorsque le poète les vit.

1.21.

Le poète n'aime pas l'action ; il préfère se démarquer de la vie ordinaire et rester immobile, seul avec lui-même.

1.22.

L'organisation des choses, surtout celles qui ne sont pas naturelles — comme la disposition des rues ou les journaux —, frappe l'âme du poète.

1.23.

« Deus est anima brutorum » : Dieu est l'âme des bêtes ; autrement dit, c'est l'instinct qui guide les animaux chez qui l'on ne devine qu'une ébauche d'intelligence.

Or, le poète nous dit que Dieu est l'âme de toute chose. C'est pourquoi l'on ne peut nier l'existence de cette intelligence, même si, face au mal qui existe, on peut accepter ou non la bonté infinie de cette intelligence créatrice.

1.24.

Le poète a vu tout ce qu'il n'avait jamais vu ou ce qu'il n'avait pas encore vu. C'est pourquoi il n'a besoin ni envie de voyager.

Il trouve des similitudes entre le temple, la mosquée et l'église ; il établit une égalité entre la chaumière et le château, ou perçoit la même structure corporelle chez le roi nu et le sauvage nu.

Pour le repos, il manque au poète la santé de l'âme. Et pour le mouvement, il lui manque quelque chose qui se situe entre l'âme et le corps. Ce ne sont pas les mouvements qui lui sont refusés, mais le désir de les accomplir.

1.25.

Le poète travaille, et travaille beaucoup ; il se repose aussi. Mais parfois, il se sent las, non pas du travail ou du repos, mais de lui-même.

1.26.

Nous ne prenons pas exactement conscience de la vie ; nous vivons au gré des oublis, des distractions et des détours.

1.27.

Dans les rêves, nous éprouvons des sentiments que la vie ne nous fait pas connaître ; des formes s'y conjuguent alors qu'elles ne se rencontrent jamais dans la réalité.

Heureux, vraiment heureux, celui qui n'exige pas de la vie plus que ce qu'elle lui offre spontanément.

Heureux aussi celui qui renonce à sa personnalité pour se délecter de la contemplation de la vie d'autrui.

Enfin, heureux celui qui renonce à tout, car rien alors ne peut lui être ravi ni diminué.

1.28.

Les hommes et les animaux présentent de nombreuses similitudes.
Le chat se roule au soleil et y dort.

L'homme se roule dans la vie, avec toute sa complexité, et y dort.

Animaux et hommes jouent à exister, sous l'infinie quiétude des étoiles.

Seuls les mystiques ressentent la présence magique du mystère.

1.29.

N'importe quel terrain possède les conditions requises pour accueillir un palais. Mais où ce palais se trouverait-il s'il n'y était pas bâti ?

1.30.

Le poète ne sait ni ressentir, ni penser, ni vouloir. Il est un personnage d'un roman qui n'a pas encore été écrit.

1.31.

L'écrivain, employé dans un bureau de la rue dos Douradores, se protège derrière son bureau comme derrière un rempart contre la vie. Il aime son travail, peut-être parce qu'il n'a rien d'autre à aimer.

1.32.

Ce poète écrit en souriant avec les mots, mais c'est comme si son cœur pouvait se briser, à l'instar de ces objets que l'on chérit et que l'on transporte dans un seau.

1.33.

Cet écrivain-employé croit que quelque part, dans une vie lointaine, son patron a représenté pour lui quelque chose de plus important que ce qu'il représente aujourd'hui.

1.34.

Curieusement, ce patron, homme banal, incarne pour l'écrivain la banalité de la vie.

De même, le bureau du deuxième étage de la rue dos Douradores, où il vit, représente pour lui l'Art.

Et l'Art allège la vie sans pour autant alléger le fait de vivre.

1.35.

Jules César a bien défini la figure de l'ambition lorsqu'il a déclaré préférer être le premier dans un village plutôt que le second à Rome. Mais notre écrivain n'est rien, dit-il, ni dans le village ni dans aucune Rome.

Au moins, pense-t-il, le mercier du coin est le César de tout un pâté de maisons, et il est naturel que les femmes l'apprécient.

1.36.

L'écrivain rédige, par devoir professionnel, l'histoire inutile d'une entreprise obscure, tandis que sa pensée suit la trajectoire d'un navire inexistant à travers les passages d'un Orient qui n'existe pas davantage.

1.37.

Il existe des choses inconnues mais classables. Ce sont des choses de l'âme et de la conscience qui se trouvent dans les interstices de la connaissance.

1.38.

Le Grand Joueur triche lors du décompte avec sa double personnalité et se divertit en jouant perpétuellement contre lui-même.

1.39.

Le poète savoure le voyage vers Cascais et se perd dans des méditations abstraites, contemplant sans les voir les paysages aquatiques.

1.40.

Cet écrivain, s'il n'écrit pas, n'existe pas.

Il commence à prendre conscience d'avoir une conscience.

Et comme il n'a pas écrit depuis longtemps, cela fait longtemps qu'il n'est plus lui-même.

1.41.

Le monde peut-il s'enrouler autour de nos doigts, comme s'il s'agissait d'un fil ou d'un ruban ?

1.42.

Il y a aussi un univers dans la rue des Douradores. Et ici aussi, Dieu fait en sorte que l'énigme de la vie ne fasse pas défaut.

1.43.

La journée insipide brûle d'une chaleur humide.

Qui pourrait dire, en se retournant sur le chemin sans retour, qu'il l'a parcouru comme il le fallait ?

1.44.

Le poète lève les yeux ; il verra devant lui les fenêtres de tous les bureaux de la Baixa, les fenêtres des étages supérieurs et, plus haut encore, dans les mansardes, le linge habituel exposé au soleil, entre pots de fleurs et plantes.

1.45.

Étrangement, il trouve une sympathie spontanée, naturelle, chez les garçons de café, les barbiers et les commissionnaires — une sympathie plus grande que celle qu'il reçoit de ceux qui le fréquentent plus intimement.

1.46.

Cette fois-là, au lieu de manger, il alla voir le Tage et flâner dans les rues, sans même imaginer que cela pût être utile à son âme.

1.47.

Du buraliste, il ne reste que le souvenir d'un certain sourire.

Et la vision du cadavre et du cercueil lui suggère que ce buraliste incarnait l'humanité tout entière.

1.48.

Le poète s'attarde sur la monotonie des vies ordinaires, celle du cuisinier et celle du garçon qui le servent depuis des années.

Pourtant, un homme peut jouir de tout le spectacle du monde depuis une chaise, en faisant usage de ses sens, pourvu que son âme ne sache pas être triste.

1.49.

L'odorat évoque des paysages sentimentaux grâce à une esquisse rapide du subconscient. Tout comme la madeleine pour Proust, l'odeur d'une boulangerie lui rappelle son enfance lointaine, ou bien l'odeur d'un fruit exposé le ramène à sa brève existence à la campagne.

1.50.

Quitter le travail plus tôt que prévu représente, pour notre homme marqué par la routine, un contrepoint, un moment où il ne sait que faire de lui-même.

1.51. Il n'est pas aisé de décrire avec des mots ce qu'est une spirale ; peut-être un serpent enroulé verticalement autour de rien.

C'est pourquoi nous avons parfois tant de mal à définir précisément notre propre spirale.

1.52.

Notre écrivain engendre constamment en lui plusieurs personnalités. Chacun de ses rêves s'incarne en une autre personne qui, à son tour, se met à le rêver, tandis que lui cesse de le faire.

Ainsi, il crée et se détruit ; il devient la scène vivante où défilent divers acteurs jouant des pièces variées.

1.53.

Il n'a aucune idée de lui-même, pas même celle qui consisterait à ne pas avoir d'idée de soi. Il se perçoit comme un nomade de la conscience de soi.

1.54.

Il ressent la fatigue d'être aimé, la fatigue de devoir éprouver des sentiments, la responsabilité de rendre cet amour.

Et il conserve de la gratitude envers celle qui l'a aimé, une gratitude certes abstraite, née davantage de l'intelligence que d'une quelconque émotion.

1.55.

La vie telle qu'on la vit est un manque de compréhension fluide, un juste milieu entre la grandeur qui n'existe pas et le bonheur qui ne peut exister.

1.56.

Notre protagoniste se sent en sécurité à son poste d'assistant-comptable dans un entrepôt ; il ne veut pas être promu, non, il ne veut pas devenir, par exemple, comptable ; il ne souhaite en aucune façon gravir les échelons.

1.57.

Le poète estime qu'il est non seulement préférable, mais aussi plus authentique, de rêver de Bordeaux que de s'y rendre.

1.58.

Il n'éprouve aucun sentiment politique ou social, seulement un attachement tout particulier pour la langue portugaise.

1.59.

Puis sonne l'heure de la fin de journée : le moment de s'arrêter, de fermer le registre, de se lever et de prendre congé.

1.60.

À l'image des rues du quartier de la douane — animées le jour et paisibles la nuit —, lui se sent, à l'inverse, vide le jour et habité par la nuit.

1.61.

Les gens qui le précèdent passent sans rien percevoir, car ils n'ont pas conscience d'avoir une conscience

1.62.

Le penseur estime que la plupart des hommes vivent spontanément une vie fictive qui n'est pas la leur.

1.63.

Il constate que certains personnages de roman finissent par revêtir plus d'importance que nos propres connaissances et amis.

1.64.

Sa promenade silencieuse est une conversation ininterrompue ; nous formons une vaste foule amicale qui se nourrit de paroles au sein de la grande procession du Destin.

1.65.

Notre homme voyage en tramway et observe les moindres détails des personnes qui l'entourent : voix, phrases ou la robe d'une jeune fille.

Toute la vie sociale s'offre à son regard ; il descend du tramway épuisé, tel un somnambule.

1.66.

L'écrivain pense qu'il vaut mieux écrire que d'oser vivre, bien que vivre soit chose simple et aisée.

1.67.

Deux de ses amis, en colère, lui racontent ce qui s'est passé ; chacun perçoit les faits sous un angle différent.

Il reste déconcerté par cette double existence de la vérité.

1.68.

Le sage doit aspirer au repos, à ne pas avoir à penser à la vie ; car pour vivre, il suffit d'un peu de place au soleil et à l'air, et de rêver qu'il règne la paix de l'autre côté des montagnes.

Et l'on sait bien que les guerres, outre l'horreur, engendrent l'ennui, car ce qui pèse lourdement sur l'âme, c'est la stupidité qui sacrifie vies et biens à quelque chose d'inévitablement inutile.

1.69.

Aimer est peut-être, pour notre homme, une lâcheté ou une trahison envers soi-même, las de la solitude.

1.70.

Au restaurant, le poète rencontre quelqu'un qui lui ressemble : taciturne, observateur, écrivain solitaire désireux de publier un livre.

1.71.

Dans la solitude de sa chambre, le poète savoure la conscience absurde de n'être rien.

1.72.

Il se sent comme une histoire que quelqu'un aurait racontée.

1.73.

Le poète écrit dans sa chambre paisible, en totale solitude.

Son cœur bat davantage sous l'effet de la conscience qu'il en a.

Il ressent en lui une force religieuse, quelque chose qui tient de la prière ou de la clameur.

Il se voit comme dans un rêve.

1.74.

S'aimer soi-même, c'est éprouver de la pitié pour soi.

1.75.

Le poète sent que ni les figures humbles de ses rêves ni les personnages secondaires qu'il se souvient avoir aperçus ne sont réels.

1.76.

Notre homme a perdu l'art d'aimer, il ne sait plus comment l'on aime.

1.77.

Le poète vit cette errance, dénuée d'âme et de pensée,

comme une sensation de vide intérieur.

Le plus grand plaisir de sa vie est de pouvoir dormir — cet effacement de la vie et de l'âme, cet éloignement des gens et des êtres.

1.90.

C'est dur à dire, mais pour lui, ce que nous considérons comme la vie est le rêve de la vie réelle ; nous sommes plutôt la mort, et ce sont les morts qui naissent.

1.91.

Les choses que la nuit apporte aux âmes somnolentes qui ne parviennent pas à dormir sont de véritables monstres.

1.92.

Notre écrivain, s'il menait une vie sûre et pouvait écrire et publier librement, éprouverait peut-être de la nostalgie pour cette vie incertaine où il écrit à peine et ne publie pas.

De la nostalgie, certes, mais pas de profit, lui dirions-nous.

1.93.

Prie pour moi, dit-il, et Dieu existera.

1.94.

Pour lui, la liberté est la possibilité de rester isolé, et l'on sait combien il prise précisément cette situation.

Et la mort anoblit ; elle est pour notre ami une libération, en ce sens que l'on n'a plus besoin d'autrui.

Assis sur sa chaise, il oublie la vie qui l'opprime et rien ne lui fait mal, hormis ce qui lui a fait mal autrefois.

1.95.

À la fin de chaque journée, il lui reste cette soif insatiable d'être à la fois toujours le même et un autre.

1.96.

Il pense avoir fait preuve de plus de génie dans ses rêves que dans la vie ; autrement dit, il a brillé là, dans l'idéal, dans le virtuel, et non dans son existence quotidienne.

1.97.

Tout ce qui constituait son âme s'en va avec l'automne, avec sa tendresse indifférente.

1.98.

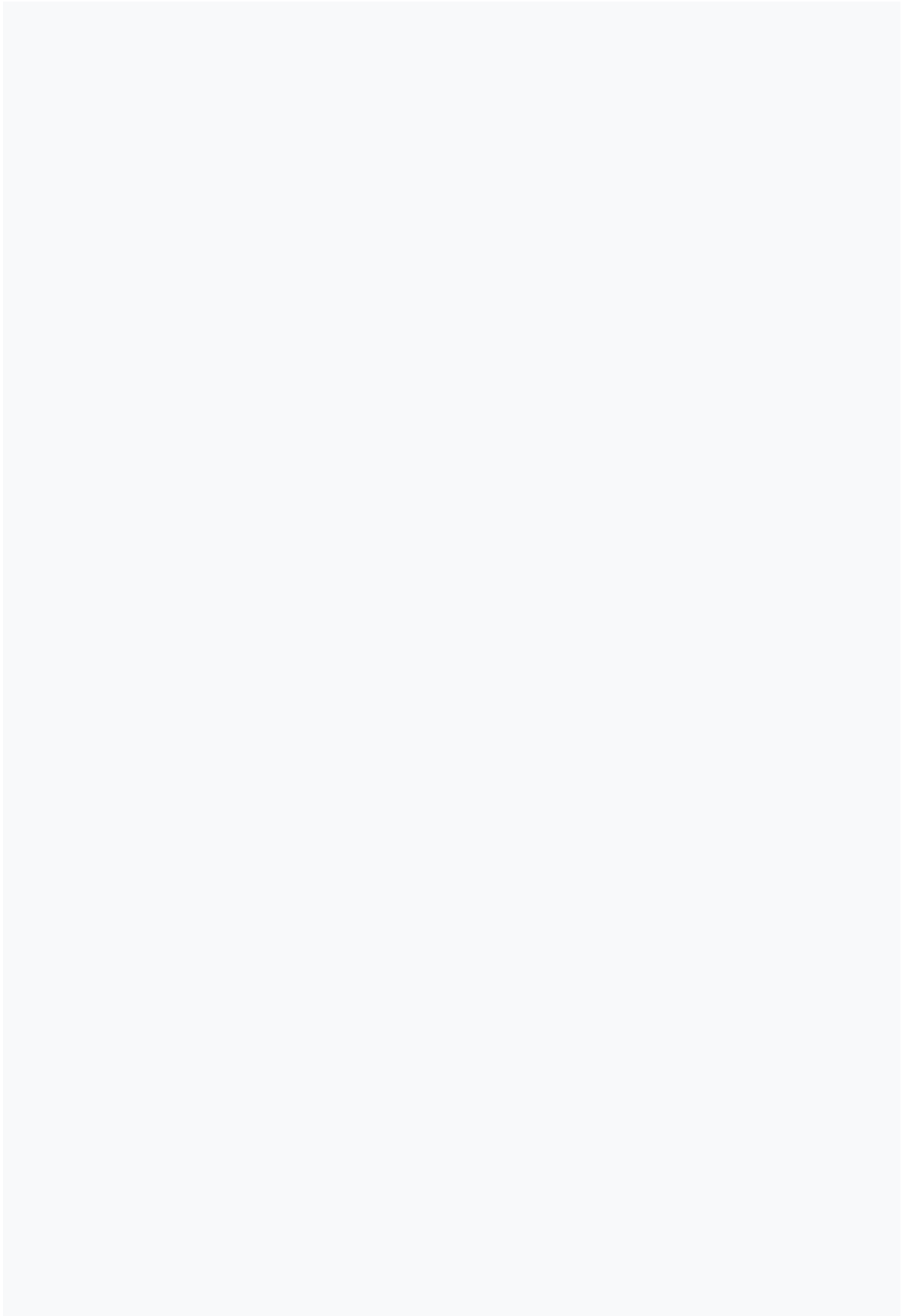
L'homme a organisé sa vie de telle sorte qu'elle demeure un mystère pour les autres.

1.99.

Il est des jours, comme celui-ci, qui sont autant de notes en marge de nos destins.

1.100.

Il sent qu'aujourd'hui est le jour unique, qu'il n'y en aura pas d'autre semblable au monde.



2.- Le meilleur de *Le poète est un feinteur. Anthologie poétique*.

A. Extrait du *Cancioneiro* de Fernando Pessoa.

2.1.A.

Quelle belle méditation que celle du poète nous disant que, dans cette illusion d'être, le temps meurt et renaît sans qu'on le sente s'écouler !

2.2.A.

Il se croit ciel et vent, navire et mer.

Le poète s'intègre au cosmos ; il y est, il agit, sans se sentir lui-même.

2.3.A.

Il se passe en son âme quelque chose d'indéfini ; il éprouve une aspiration sans parvenir à saisir sa propre pensée.

2.4.A.

Il se sent l'ombre d'un corps qu'il ne voit pas et s'étonne d'exister dans le néant.

2.5.A.

La question est : qui sait ce qu'il ressent ?

2.6.A.

Le poète aspire à dire, à faire quelque chose. Et le temps passe. Déjà vieux, il songe au jour où il ne dira plus rien.

2.7.A.

La musique — la vieille musique, la pauvre musique — le ramène au passé ; ce regard en arrière lui plaît, et il pleure.

2.8.A.

Si la douleur est la sienne, il demande au Seigneur le courage de ne pas la laisser paraître.

2.9.A.

Résonne un air ailé, si empreint de néant.

2.10.A.

En ce jour, dans cette oisiveté incertaine, le poète se ferme au monde, un monde qui se révèle inhumain.

2.11.A.

Il chante le soleil qui donne confiance à celui qui a déjà confiance.

2.12.A.

Les yeux fiévreux de la veille, il contemple avec angoisse le jour qui amène le jour.

2.13.A.

La science pèse lourd et la vie est brève. Ramenez l'âme du poète vers votre ombre légère.

2.14.A.

Celui-là est mort ; il est mort et son corps se refroidit. Il était jeune, et chez lui, tous prient.

2.15.A.

Le vent cinglant enveloppe l'ennui du poète ; il déplore des victoires perdues parce qu'il ne les a jamais vraiment désirées.

2.16.A.

Notre ami se remémore vaguement le passé ; il trouve du plaisir dans ce souvenir, mais aujourd'hui, il ne voit que le cœur.

2.17.A.

Oh, posséder — dit notre penseur — une sérénité aux confins de l'être, pareille à la paix que le regard cherche au bord de la mer.

2.18.A.

Au bord de la plage silencieuse, son âme s'est faite petite, libérée du chagrin et de la douleur.

2.19.A.

Il se contente du baiser immaculé offert par la lumière et de l'amour abstrait d'un champ en fleurs.

2.20.A.

Sa mémoire évoque ce qui n'a jamais eu lieu, et il demande à retourner vers ces jours heureux.

2.21.A.

Après la nuit et le sommeil, le jour renaît ; il se contentera de ressentir, sans rien faire d'autre.

2.22.A.

Chaque personne est une multitude. Pour lui-même, il est celui qu'il choisit d'être.

2.23.A.

Après la renaissance du jour, il ne fera rien d'autre que ressentir.

2.24.A.

Les seins hauts de la femme blonde ressemblent à deux collines au point du jour, n'ayant nul besoin de l'aube pour se dresser.

2.25.A.

Le souvenir d'un vent frais agite les herbes de son esprit, lui offrant ce qui n'existe pas.

2.26.A.

Il ne sait dire s'il éprouve de la tristesse alors que la pluie tombe lentement dans son cœur — comme Verlaine l'a décrit jadis.

2.27.A.

Le chat est heureux de simplement ressentir ce qu'il ressent ; telle est sa nature — le néant s'est rendu à lui.

Lui, notre poète, est absent de lui-même ; il se connaît mais n'est pas lui-même, ou peut-être ne sent-il plus qu'il s'appartient.

2.28.A.

Son esprit est désormais vide, et il se sent tout comme les feuilles emportées par le vent.

2.29.A.

Parfois, il s'éveille et se demande ce qu'il a vécu, et comment il en est arrivé là.

2.30.A.

Si la vie est ce qu'elle est, alors ce qui est est bien ainsi.

2.31.A.

Au plus profond de sa pensée, il rêve d'un chant voilé, lent, sans paroles.

2.32.A.

Tout comme un pan de ciel est tristement bleu, un autre pan rappelle l'existence du cœur.

2.33.A.

Les vagues de la rivière sont si légères qu'elles ne parviennent même pas à être des vagues.

2.34.A.

Sous un ciel calme et par un bel après-midi, il veut voir ce qui est et ce que recèle ce qui est.

2.35.A.

Il s'éveille toujours avant la naissance du jour et écrit avec le rêve qu'il a perdu.

2.36.A.

Le poète est un simulateur ; il feint même que ce qu'il ressent vraiment est de la douleur.

2.37.A.

Dieu lui a donné des yeux pour voir, et la raison pour regarder et ainsi connaître.

2.38.A.

Le poète nous dit que l'âme possède des ténèbres où grandir.

2.39.A.

Il ignore si celui qui frappe à sa porte sait que son âme veille dans la nuit noire, alors qu'il ne s'agit en réalité que de la vaine veille de celui qui ne veille sur rien.

2.40.A.

Un air ancien lui fait regretter ce qu'il ne regrettait pas.

2.41.A.

Il a composé la chanson juste, celle qui parle de la mer, de la vague et de l'amertume.

2.42.A.

Non, il ne dort pas parmi les cyprès, car il n'y a pas de sommeil en ce monde.

Les ombres dont tu te vêtais sont demeurées là, au gré du sort.

2.43.A.

La Princesse endormie attend en dormant et rêve sa vie dans la mort.

2.44.A.

Dans le grand temple prénatal, la vie, l'âme et Dieu précèdent toute chose.

2.45.A.

Le poète dort, car l'ignorance est un rêve.

2.46.A.

L'air est si doux. On dirait que tout, dans la vie, est beauté. 2.47.A.

Si ce n'est pas ici, ce sera ailleurs ; le poète n'a rien perdu et tout adviendra.

2.48.A.

Rien ne se voit sur la mer, mais que de rêves naissent de ce rien que l'on voit.

2.49.A.

Le printemps fleurissait sans qu'il y eût de printemps.

2.50.A.

Un mutisme dort parmi les joncs. Les grenouilles coassent, fières d'une âme ancienne qui habite ce silence.

2.51.A.

Un nuage passe devant le soleil, et passe aussi celle qui voit cela.

2.52.A.

De ce qui a été vécu, il reste quelque chose qui sera doux lorsqu'il ne pourra plus s'en souvenir.

2.53.A.

Quand les enfants jouent, quelque chose se réjouit au fond de l'âme.

2.54.A.

Le poète ne se comprend pas lui-même, car il vit dans l'illusion.

2.55.A.

Nous avons une vie qui est vécue et une autre qui est pensée.

2.56.A.

Le poète sent qu'il sourit au rêve qu'il est.

2.57.A.

La rivière fait le bien en passant, car elle s'enfuit sans qu'on la voie passer.

2.58. A.

Il pleut en silence, car cette pluie est muette.

Le ciel dort.

Cette pluie est si douce à entendre qu'elle ne semble pas être de la pluie.

2.59. A.

Au seuil de son être résident de grands mystères.

Au réveil, il se sent heureux et se réjouit de la lumière.

2.60.A.

Le prince-mendiant saura cueillir, avec les gens de bien, le coquelicot intelligent.

2.61. A.

Dans ce monde, nous oublions et nous sommes l'ombre de ce que nous sommes.

2.62. A.

Le poète te propose de faire de toi un double bien gardé. Il s'agit de faire en sorte que nul ne puisse savoir qui tu es : un jardin visible et réservé.

2.63. A.

La vie est partagée entre celui que l'on est et son destin.
Ce que la chance t'a donné est parti avec elle.

Mais ce que l'on est, tout cela demeure en soi.

2.64. A.

Le cœur divinise la déesse rien qu'en la devinant. Magnanime, elle finit par apparaître avec la perfection d'une statue.

2.65. A.

Si quelqu'un arrive à la porte et attend, n'osant frapper, tout en réfléchissant un peu, alors oui, c'est mon émissaire et moi-même.

2.66. A.

Le poète se perd, il s'égare, mais en s'appelant lui-même, il trace un cercle autour de son être, se souvenant de tout.

2.67. A.

Sur des îles du sud, il est des paysages qui ne sauraient exister.
C'est de l'éclat, de la lumière, c'est impossible ; cela a de la couleur, cela existe et cela dort.

2.68. A.

Sous mes yeux, qui ne le voient pas, coule le ruisseau au pied
d'épines invisibles.

2.69. A.

Cette humble lampe tranquille l'éclaire et lui dispense sa lumière.

2.70. A.

Il ne veut pas de roses tant qu'il y en a, mais seulement lorsqu'il ne peut plus y en avoir.

2.71. A.

Le brouillard de la montagne descend ou monte ; bref, son âme existe, étrangère à tout. Lorsqu'il voit qu'il ne voit pas.

2.72. A.

Le poète n'a pas combattu ; certes, il a aimé la nature, puis l'art.

B. Message, de Fernando Pessoa.

2.1.B.

Viriato est comme la lumière froide qui précède l'aube.

2.2. B.

Le comte est un héros qui se soutient, se redresse et s'en va.

2.3. B.

Le roi Dom Dinis écrit la nuit son *Cantar de Amigo* et écoute un murmure silencieux, celui des pinèdes.

2.4. B.

La reine Dona Felipa enfantait des génies, tel Henri le Navigateur.

2.5. B.

Diego Cano, le navigateur, arbore sur son blason une croix à son sommet,

2.6. B.

Et le roi Don Juan II déclara que celui qui tenait la barre était plus que lui-même, car il incarnait aussi le peuple qui aspire à la mer.

2.7. B.

Magellan, bien qu'absent, a fini par embrasser la Terre entière.

2.8. B.

Et il se demande : qui vit la vérité de la mort de don Sebastián ?

2.9. B.

Et quel symbole ultime le Soleil, désormais éveillé, révèle-t-il ?

2.10. B.

Bandarra, le prophète portugais, rêvait — anonyme et dispersé — de l'Empire tel que Dieu le voit.

2.11. B.

Et il se dit : Seigneur, Toi seul me fais être.

C. Le Gardeur de troupeaux, d'Alberto Caeiro.

2.1. C.

Sa tristesse est apaisement, car elle est naturelle et juste.

2.2. C.

Son regard est net comme un tournesol.

2.3. C.

Le poète s'assombrit comme un jour où l'orage menace d'éclater sans jamais tomber.

2.4. C.

Il y a assez de métaphysique dans le fait de ne penser à rien.

2.5. C.

Soyons simples et paisibles, et Dieu nous aimera en nous rendant beaux comme les arbres et les ruisseaux. Au printemps, Il nous offrira la verdure et un lieu où demeurer lorsque nous aurons fini.

2.6. C.

Depuis son village, il voit tout ce que l'on peut voir de l'univers depuis la Terre.

Dans les villes, au contraire, la vie est plus petite que là-bas, chez lui, au sommet de la colline.

2.7. C.

Toutes ses pensées sont des sensations.

Penser une fleur, c'est la voir et la sentir.

2.8. C.

Lorsqu'il est malade, le poète doit penser le contraire de ce qu'il pense lorsqu'il est en bonne santé.

2.9. C.

Il aimerait que sa vie fût une course de bœufs. Il n'aurait pas besoin d'espérer ; il lui suffirait d'avoir des roues.

2.10. C.

Dans son assiette de salade, quel formidable mélange de nature !

2.11. C.

Si seulement, dit-il, il était les rivières qui coulent et qu'il y avait des lavandières sur leurs rives.

2.12. C.

La lumière de la lune sur la pelouse lui rappelle comment Notre-Dame, vêtue en mendiante, parcourait les chemins la nuit pour secourir les enfants maltraités.

2.13. C.

La rivière de son village, qui appartient à moins de monde, est plus libre et plus grande que le Tage, qui descend d'Espagne et se jette dans la mer au Portugal.

2.14. C.

Parfois, la nature le frappe en plein visage, au cœur même de ses sens, et il reste déconcerté, cherchant à comprendre on ne sait quoi ni comment.

2.15. C.

Ce que nous voyons des choses, ce sont les choses elles-mêmes.

L'essentiel est de savoir voir quand on voit, et de ne pas penser quand on voit.

2.16. C.

Les bulles de savon sont limpides, inutiles et éphémères, tout comme la nature.

2.17. C.

La beauté est le nom d'une chose qui n'existe pas, mais le poète l'attribue aux choses en échange du plaisir qu'elles lui procurent ; par exemple les fleurs, qui ont couleur et forme, et pour seule réalité, l'existence.

2.18. C.

Seule la nature est divine, et elle ne l'est pas.

Deus sive natura, dirait Spinoza.

Béni soit le poète pour tout ce qu'il ignore.

2.19. C.

Le poète ne correspond pas toujours à ce qu'il dit et écrit.

Il change, mais sans changer outre mesure.

2.20. C.

Il est mystique, et son mysticisme consiste à ne pas vouloir savoir, à vivre sans y penser.

2.21. C.

Le poète se sent l'interprète de la nature ; il veut commenter l'existence réelle des fleurs et des rivières.

2.22. C.

Les fleurs sont si bonnes qu'elles fleurissent de la même manière et arborent le même sourire ancestral.

2.23. C.

La terre a-t-elle conscience des pierres et des plantes qu'elle porte ?
Le poète ne s'en soucie pas et ainsi, sans y penser, il possède la terre et le ciel.

2.24. C.

Le poète en déduit que les choses n'ont pas de signification, mais qu'elles ont une existence.

2.25. C.

Le parfum est le parfum de la fleur. Et la fleur n'est que fleur.

2.26. C.

Dans le monde, nous passons et nous oublions. Cela dit, le soleil est ponctuel chaque jour.

2.27. C.

Il est possible que le souvenir soit une trahison envers la Nature, car la Nature d'hier n'est pas la Nature. Ce qui a été n'est rien, et se souvenir, c'est ne pas voir. L'oiseau passe et ne laisse aucune trace.

2.28. C.

La chambre du poète est un lieu sombre aux murs d'un blanc indéfini.

Dehors règne un calme tel que rien ne semble exister.

Seule l'horloge poursuit son tic-tac.

2.29. C.

Le poète a vu que la Nature est faite de parties sans tout.

2.30. C.

Depuis la fenêtre la plus haute de sa maison, le poète fait ses adieux à ses vers qui voyagent vers l'humanité.

D. Extrait de **Poèmes disparates** (1913-1915), d'Alberto Caeiro.

2.1. D.

Pour voir les champs et la rivière, il ne faut avoir aucune philosophie.
Avec la philosophie, il n'y a pas d'arbres, il n'y a que des idées.

2.2. D.

Il vaut mieux voir une chose pour la première fois que la connaître.
Connaître, c'est comme ne jamais avoir vu pour la première fois.

2.3. D.

La paix que ressent notre poète est purement elle-même, et elle tombe
sur nous comme le soleil.

2.4. D.

Le poète aime une pierre parce qu'elle est une pierre, car elle ne
ressent rien et n'entretient aucun lien avec lui.

2.5. D.

Il y a de nouvelles fleurs et de nouvelles feuilles vertes, ainsi que
d'autres jours doux.

Rien ne revient et rien ne se répète, car tout est réel.

2.6. D.

Le poète pense que la réalité n'a pas besoin de lui et il en éprouve une joie immense, car sa mort n'aurait aucune importance.

2.7. D.

Oui, il a compris que les choses sont réelles et toutes différentes les unes des autres.

2.8. D.

La pousse de l'herbe sur sa tombe sera le signe qu'elle doit tomber dans l'oubli.

La Nature ne se souvient jamais, et c'est pour cela qu'elle est belle.

2.9. D.

Il n'a jamais commis l'erreur de vouloir trop comprendre, ni celle de vouloir comprendre uniquement par l'intelligence.

2.10. D.

Il ne sait pas ce qui lui importe peu, mais il sait tout de même que cela lui importe peu.

2.11. D.

Le berger a perdu sa houlette, ses brebis se sont égarées et, à force de réfléchir, il n'a même pas joué de la flûte.

2.12. D.

Il sait faire des conjectures ; dans chaque chose réside ce qui la définit et l'anime.

Chez l'homme, c'est l'homme qui vit avec lui et qui est déjà lui-même.

2.13. D.

Au dernier jour, le poète a salué le soleil, non pour lui dire adieu, mais pour le geste de le voiler encore.

E. Tiré des *Odes* de Ricardo Reis.

2.1. E.

Face au soleil, nous nous en allons, éprouvant des remords d'avoir vécu.

2.2. E.

Le couchant nous dévoile les couleurs de la douleur d'un dieu lointain, et l'on entend des sanglots au-delà des hautes sphères.

2.3. E.

Les dieux sont immuables, emplis d'éternité et de mépris pour l'homme.

2.4. E.

« Cueillons des fleurs », dit le poète à sa bien-aimée. « Cueille-les, Lidia, dépose-les sur tes genoux, et que leur parfum adoucisse l'instant. »

2.5. E.

Des monts lointains offrent leur neige au soleil.

Jouissons de l'instant et attendons la mort comme celui qui la connaît.

2.6. E.

Le soleil d'hiver fait briller les courbes des troncs aux branches
desséchées.

Le froid léger frissonne.

2.7. E.

Cueille les fleurs pour les laisser choir, à peine regardées.

2.8. E.

Faisons de nos vies une seule journée, ignorant qu'avant et après,
c'est la nuit.

2.9. E.

La renommée nous sourit, alors que nous ne la voyons pas.

2.10. E.

Ayons, nous dit-elle, la science de l'acceptation.

2.11. E.

Avec hauteur, maîtres de nous-mêmes, faisons usage de l'existence.

2.12. E.

La liberté n'existe que dans l'illusion de la liberté.

2.13. E.

Le poète demande qu'on lui laisse la réalité de l'instant.

2.14. E.

Nous paraissions grands en vain ; hormis nous-mêmes, rien au monde n'honore notre grandeur.

2.15. E.

Tout est tout.

2.16. E.

Nous avons toujours eu la vision d'autres présences agissant sur nous.

2.17. E.

Le jeu d'échecs accapare l'âme mais pèse peu, car il n'est rien.

2.18. E.

Le poète préfère les roses — et les magnolias — à la gloire et à la vertu.

2.19. E.

Vivre simplement est toujours chose grande et noble.

2.20.E.

Le poète ne chante pas la nuit, et son chant au soleil s'achève
précisément en elle.

2.21. E.

Il désire la fleur qu'elle est et se demande pourquoi elle lui refuse ce
qu'il ne lui demande pas.

2.22. E.

Comme est bref le temps, même le plus long d'une vie !

2.23. E.

Tout ce qui passe passe si vite. Tout est si peu de chose !
Le poète t'invite donc à t'entourer de roses, à aimer et à te taire. Le
reste n'est rien.

2.24. E.

Dans la coupe, il ne verse pas du vin, mais plutôt l'oubli.

2.25. E.

La tristesse et l'amertume nous accablent.
Heureux le sage qui, perdu dans la science, élève sa vie austère au-
dessus de la nôtre.

2.26. E.

Une joie rêvée est une joie.

2.27. E.

Le rêve est bon, car nous nous réveillons pour savoir qu'il l'est.

2.28. E.

Un vent crée la vie, la délaisse et la reprend.

2.29. E.

Le passé est présent dans le souvenir, et il aime celui qu'il fut, ne serait-ce qu'en rêve.

2.30. E.

Celui qui nous hait ou nous envie nous limite, tout comme celui qui nous aime.

2.31. E.

Ne te plie pas à la volonté d'autrui, sois toi-même, nous conseille notre ami.

2.32. E.

Il convient de faire preuve de patience.

Le blé ploie sous le vent, mais lorsque celui-ci cesse, il se redresse.

2.33. E.

S'il possède des roses, elles sont à lui.

2.34. E.

Nos pensées passent parce que nous passons.

2.35. E.

Le poète perçoit clairement le monde extérieur : choses et hommes.

2.36. E.

Pour être grand, nous dit-il, tu dois être entier. N'exagère rien de ce qui est en toi, et n'en exclue rien non plus.

2.37. E.

Le poète confie à Lidia qu'il redoute le destin. À tout moment, un événement pourrait survenir et les transformer.

2.38. E.

Délaissons, Lidia, dit le poète, cette science qui ne fait pas fleurir davantage les champs.

2.39. E.

L'écoulement de cette journée est si doux, fait remarquer le poète à Lidia, qu'on a l'impression qu'ils ne vivent pas vraiment.

2.40. E.

La Nature n'est que surface, mais c'est une surface profonde.

2.41. E.

La haine et l'amour nous cherchent et tous deux, à leur manière, nous oppriment.

2.42. E.

Être heureux, en tant qu'état particulier, opprime aussi.

2.43. E.

Le poète ne se sent pas divin pour lui-même, bien qu'il puisse, d'un seul geste, anéantir une fourmilière.

2.44. E.

De la vérité, notre poète ne veut rien d'autre que la vie.

F. Extrait de **Poésies** (1914-1935), d'Álvaro de Campos.

2.1. F.

Le présent, nous dit le poète, est tout le passé et tout l'avenir.

2.2. F.

Le poète appelle la nuit à venir, depuis le fond de l'horizon, pour l'arracher au sol d'angoisse et d'inutilité où il se trouve ou végète.

2.3. F.

Les paquebots qui arrivent apportent au poète le mystère, à la fois joyeux et triste, de celui qui arrive et qui repart.

2.4. F.

La vie est si intéressante qu'elle finit par faire mal ; on a envie de crier, de bondir, de s'en extraire.

2.5. F.

Le poète se sent seul, vide intérieurement, sans passé ni avenir.

Il voudrait être une ombre dans un rêve irréel, un rêve au sein d'une transe.

2.6. F.

C'est un technicien, mais il ne possède de technique qu'à l'intérieur de la technique.

2.7. F.

Il nous dit que tu es important pour toi-même, car c'est toi que tu ressens.

2.8. F.

Que dire de cette floraison fortuite de ceux qui resteront des inconnus pour nous ?

2.9. F.

Heureux celui qui a sa tâche quotidienne ordinaire — si légère bien que lourde —, qui a sa vie habituelle, qui sent que le plaisir est plaisir et que la détente est détente.

2.10. F.

Le poète sent qu'il n'est rien, qu'il ne sera jamais rien et qu'il ne peut vouloir être rien. Cela dit, il porte en lui tous les rêves du monde.

2.11. F.

Notre ami n'apporte rien et ne trouvera rien non plus ; son destin se définit ainsi : il fut comme l'herbe, mais une herbe qui ne fut pas arrachée.

2.12. F.

Il pense que tous ses moments passés pourraient exister quelque part.

2.13. F.

L'automobile qui semblait lui offrir la liberté est désormais un espace clos qu'il doit conduire.

Sur la route de Sintra, il est de plus en plus proche et de moins en moins proche de lui-même.

2.14. F.

Parmi les grands hommes de l'époque, lui, notre ami, voit l'obscurité s'enfuir.

2.15. F.

Son âme s'est brisée comme un verre vide et a dévalé l'escalier.

2.16. F.

Grands sont les déserts, et grandes le sont aussi les âmes désertes. Elles sont désertes parce qu'elles ne sont traversées que par elles-mêmes, et elles sont grandes parce que, de là, on voit tout.

2.17. F.

Le buraliste est mort et, depuis hier, la ville a changé.

2.18. F.

Il dit à son âme de sourire en dormant. Bientôt, il fera jour.

2.19. F.

Le poète ne veut ni symboles, ni soleil, ni lune, ni terre. Il veut seulement que le fiancé revienne vers cette petite couturière qui, désormais, s'arrête seule au coin de la rue.

2.20. F.

Il lit la Première épître aux Corinthiens à la lueur d'une bougie, et une immense vague d'émotion monte en lui.

2.21. F.

Il veut avancer lentement car il ne sait pas vraiment où aller.

2.22. F.

Les Anciens invoquaient les Muses ; nous, nous nous invoquons nous-mêmes.

2.23. F.

Penser, c'est posséder son âme tout entière, c'est vivre la vie intimement.

2.24. F.

Le poète regarde par la fenêtre entrouverte. La jeune fille d'en face se penche au-dehors, cherchant quelqu'un. Mais qui ? Tout, semble-t-il, n'est que rêve.

2.25. F.

Il aspire à retrouver le temps où il écrivait des lettres d'amour ridicules.

2.26. F.

Son intelligence s'est muée en un cœur empli d'effroi ; il tremble avec ses idées, et tremble tout autant avec la conscience de soi.

2.27. F.

Il chérit toutes choses et son cœur est une auberge ouverte.

2.28. F.

La meilleure façon de voyager est de sentir, de tout sentir de toutes les manières.

Chaque âme, nous dit-il, est une échelle vers Dieu.

Sursum corda ! Haut les cœurs ! Toute Matière est Esprit. Tout ce qui est en lui tend à redevenir le Tout.

2.29. F.

Toutes les forces de l'univers se reflètent dans son âme, et il souffre d'être lui-même à travers tout cela.

2.30. F.

Il est venu sur le quai, non pour attendre quelqu'un, mais pour voir les autres attendre.

Il regagne ensuite la ville comme s'il retrouvait la liberté.

2.31. F.

Les marins d'autrefois redoutaient la grande mer de la Fin.

Et finalement, ils ne virent ni monstres ni gouffres immenses, mais des plages merveilleuses et des étoiles encore inconnues.

2.32. F.

Il se sent coupable de tout, et derrière ses pas résonnent d'autres pas, aux dimensions de l'infini. Il implore la miséricorde de Dieu, bien qu'il n'en ait témoigné à personne.

2.33. F.

Lui qui a été ridicule et vil, comment peut-il parler à ses supérieurs sans hésiter ?

2.34. F.

Le poète veut finir au milieu des roses, car il les a aimées durant son enfance.

Les chrysanthèmes venus plus tard, il en a froidement effeuillé les pétales.

3.- Il est doux de vivre seul, de Fernando Pessoa

A. Extrait de *Il est doux de vivre seul*.

Parfois, notre poète rêve d'un pays lointain où être heureux — et ce bonheur consiste précisément à l'être.

Dans l'illusion d'être, le temps meurt et renaît sans que l'on sente son cours.

Absorbé, il flotte sur la mer, mort — dit-il — de son propre être.

Il se croit ciel, vent, navire et mer.

Et il sent qu'il n'est pas lui-même, qu'il veut s'ignorer.

Il pense que, naturellement, une fois vieilli, il ne dira plus rien.

Dans une oisiveté incertaine, sans plaisir ni raison, il ferme son cœur, sans vouloir savoir.

Il demande qu'on le laisse tranquille, car il ne veut pas se retrouver lui-même.

Après la nuit, après le sommeil, le jour renaîtra et il ne fera que ressentir.

Il n'a rien à l'esprit en cet instant et se voit semblable aux feuilles qui volent.

Mais celles-ci ne ressentent pas la peine profonde que ses sens éprouvent.

Il s'éveille avant la naissance du jour et écrit avec ce rêve qu'il a perdu.

Le poète feint d'être la douleur, cette douleur qu'il ressent véritablement.

Il pense que nous vivons une vie qui est vécue et une autre qui est pensée.

Il croit aussi que la seule vie dans laquelle nous existons est celle qui se partage entre une part certaine et une autre erronée.

Cette pluie est muette et fait du bruit avec sérénité.

Il pleut ; il ne ressent rien et ne désire rien.

Il ne veut pas de roses tant qu'il y en a.

Mais il veut posséder ce que son âme

A. Extrait de **Poèmes**, d'Alberto Caeiro.

Notre ami, qui n'a jamais gardé de troupeaux, se sent pourtant berger et il l'est, car il connaît le vent et le soleil, et il suit le rythme des saisons.

Pour lui, être poète est une façon d'être seul, sans ambition ni désir. Il salue néanmoins ses lecteurs et leur souhaite le soleil et la pluie nécessaires.

Il se sent parfois moins heureux, sombre et faible, tel un jour où l'orage menace sans jamais éclater.

Dieu a voulu que nous ne Le connaissions pas ; nous devons être simples et paisibles. Ainsi, Dieu nous aimera et nous rendra beaux, à l'image des arbres et des ruisseaux.

Le Tage mène au monde ; au-delà se trouve l'Amérique. Mais la rivière de son village n'évoque rien ; celui qui se trouve à ses côtés n'est qu'en tête-à-tête avec la solitude.

Pour lui, la beauté est le nom de quelque chose qui n'existe pas, le nom qu'il donne aux choses — une fleur ou un fruit — en échange du plaisir qu'elles lui procurent.

Un jour, il a compris que la Nature n'existe pas. Certes, il y a des monts, des vallées, des plaines, des arbres, des fleurs, des herbes, des rivières et des pierres, mais il n'existe pas de « tout » auquel ces éléments appartiendraient. Cet ensemble que nous voyons, dit-il, n'est qu'une maladie de nos idées.

On accorde à notre poète de jouir, sans affect, de la froide liberté des sommets.

Si tu veux être grand, tu dois être entier ; autrement dit, n'exagère rien
De ce qui est tien, et ne t'exclus pas toi-même.

Il demande aux dieux de l'oublier. Ainsi, il sera libre, sans bonheur ni
malheur, tel le vent — ce souffle de l'air qui n'est rien.

Pourtant, la haine et l'amour nous oppriment. Nous sommes seuls
libres, et eux, les dieux, ne nous accordent rien.

A. Poèmes d'Álvaro de Campos.

Il a la certitude de ne rien vouloir.

Il ne veut pas non plus qu'on lui parle d'esthétique, de morale ou de métaphysique.

Il se sent technicien, mais sa technique ne réside qu'au sein de la technique elle-même.

Et il veut être là, et être seul.

Il insiste : il considère qu'il n'est rien, qu'il ne sera jamais rien et qu'il ne peut vouloir être rien.

Il croit avoir échoué en tout ; et comme il n'avait formé aucun dessein, peut-être que ce « tout » n'était, en réalité, rien.

Il perçoit son cœur comme un cube évidé ; il l'interroge et n'y trouve rien.

Il a vécu, a étudié et a même cru.

Il a fait de lui-même ce qu'il ignorait, tandis que ce qu'il pouvait ou savait faire, il ne l'a pas fait.

4. Œuvres complètes de Ricardo Reis (Fernando Pessoa).

A. Odes.

4.1.

Si nous disposons des fleurs, nous dit le poète, les heures que nous perdons sont paisibles.

4.2.

Il est accordé aux croyants que la flamme de la vie ne tremble jamais en eux.

4.3.

La vie passe telle une figure éternelle, loin des cités, dans la plus haute grâce des dieux : celle de ne pas se montrer.

4.4.

N'aie rien entre les mains, aucun souvenir dans l'âme, lorsque viendra l'ultime moment.

4.5.

Nos douleurs, certes, proviennent de causes naturelles ; elles naissent de l'âme et de ce triste plaisir que la vie prend avec les hommes.

4.6.

Il lui demande de ne pas se cacher, car rien ne leur manque et ils ne sont rien.

4.7.

Les dieux sont emplis d'éternité et méprisent l'homme.

Ils apportent le jour et la nuit, ainsi que les moissons dorées.

4.8.

Chaleureuse et blonde, toi qui parcoures les prairies tièdes, tu écoutes la flûte divine.

4.9.

Oui, sage est celui qui se contente du spectacle du monde et sait que la vie le traverse.

4.10.

Les dieux bannis arrivent avec leurs nostalgies, leurs remords et leurs faux sentiments.

4.11.

Le poète demande à être couronné de roses et à ne sentir que légèrement la vie et le soleil.

4.12.

Le poète demande à sa bien-aimée Lydia de s'asseoir au bord de la rivière, les mains jointes.

4.13.

Bientôt, l'hiver viendra couvrir les champs de sa blanche nudité.

4.14.

Loin de l'homme et des villes, nul n'entravera leur chemin à tous deux.

4.15.

La pâleur du jour se teinte d'un léger doré sous ce soleil d'hiver et ce froid frémissant.

4.16.

D'autres nous guident là où ils le veulent, tels des dieux agissant depuis les hauteurs, ou comme nous-mêmes avec le bétail qui paît paisiblement.

4.17.

Nous sommes semblables aux dieux, dit notre poète : fiers maîtres de nous-mêmes.

4.18.

Tu portes le bois là où il n'y a pas de feu, et les ombres que nous deviendrons ne portent aucun fardeau.

4.19.

Les choses sont le dialogue auquel les dieux jouent avec nous.

4.20.

Le poète demande à sa bien-aimée de se rappeler, au coin du feu et avec regret, comment le fil s'est rompu, comment a passé ce jour où ils ne se sont pas aimés.

4.21.

Il lui demande de réaliser la beauté, vaine et suffisante.

4.22.

Le poète demande qu'on lui laisse l'autel naturel de son culte.

4.23.

Extrayons la beauté comme une présence altière et dissimulée, avec le vieux sourire de celui qui assiste à la vie.

4.24.

La liberté n'existe que dans l'illusion de la liberté.

4.25.

Le rite primitif de la mer purifie les côtes.

4.26.

Les dieux ont trépassé, mais leurs noms survivent, morts, tels des inscriptions sur des pierres tombales.

4.27.

Et il passe sa vie à voir passer celle des autres.

4.28.

En cueillant des fleurs, au son des fontaines, la vie s'écoule comme si nous redoutions un avenir déjà connu.

4.29.

Au crépuscule, lorsque les ombres auront conquis la campagne, nous abdiquerons le jour.

4.30.

Un instant, nous nous sentons dieux, et le calme que nous éprouvons est immortel.

4.31.

Au-delà de la vérité se trouvent les dieux, et notre science n'est qu'une coupe — une copie erronée — du savoir qu'ils possèdent sur l'univers.

4.32.

Les dieux ne nous donnent que la vie ; livrons-nous donc à elle, au soleil, parmi les fleurs.

4.33.

Le poète aime les roses qui meurent le jour même de leur naissance. Leur lumière est éternelle, car elles naissent et meurent avec le soleil.

4.34.

Il demande de s'abandonner à la Nature et de ne désirer d'autre vie que celle des arbres verts.

4.35.

Souvenons-nous — dit-il — de se rappeler le passé peu à peu, en l'évoquant ainsi deux fois.

4.36.

Seuls sont secourus les mortels qui se laissent porter par le fleuve des choses.

4.37.

La richesse, nous dit-il, est métal ; la gloire, un écho ; et l'amour, une ombre.

4.38. Heureux celui qui voit, dans les choses terrestres au milieu desquelles il vit, le reflet mortel d'une vie immortelle.

4.39.

Le poète nous invite à laisser l'avenir à l'avenir, car dans le présent, nous n'avons guère que les vertes prairies et le ciel bleu.

4.40.

Il souhaite et demande que le vent passe sans que nous l'interroignons, car sa nature est d'être simplement le vent qui passe.

4.41.

La simple vue de fleurs, dans l'allée d'un jardin parfaitement ordonné, ne suffit pas à apaiser notre vie légère.

B.Athena

4.42.

L'esprit, immobile, contemple les reflets du monde.

4.43.

Le poète aimera toujours les roses éphémères qui ne durent qu'un jour.

4.44.

Trois simples vagues effacent l'empreinte profonde du poète sur une mer calme — ou qu'en serait-il sur une mer agitée ?

4.45.

Nous durerons tant que l'amour ne se fanera pas avec nous.

4.46.

Il demande à sa bien-aimée de s'embrasser comme si c'était la dernière fois, avant qu'on nous appelle vers la barque qui s'en va vide.

4.47.

La marée éternelle coule, montant et descendant.

4.48.

Lorsque la pensée est noble et souveraine, la phrase du vers se fait sa sujette.

4.49.

La plus longue vie est brève, et brève est aussi la jeunesse.

4.50.

« Couronnez-moi », demande-t-il, « de roses et de feuilles éphémères » ; voilà, cela suffit.

4.51.

Il n'est pas de plus grande joie que le destin de se connaître soi-même.

4.52.

Le poète redoute le destin ; à tout moment peut survenir l'événement qui changera tout pour nous.

4.53.

« Je veux la fleur que tu es », dit-il, « et non celle que tu me donnes. »
Et il se demande pourquoi elle lui refuse ce qu'il ne lui demande pas.

4.54.

Il contemple les champs avec délices tout en ressentant déjà le froid de l'ombre où il n'aura plus d'yeux pour voir.

4.55.

L'été nouveau apporte des fleurs nouvelles, et les feuilles renaissantes verdissent à nouveau.

Mais jamais l'abîme stérile, qui engloutit en silence ce que nous sommes à peine, jamais cet abîme ne rendra à la lumière claire la présence vécue.

4.56.

Dans le calme, il vit cette vie ancienne qui ne revient pas, et il poursuit sa route.

4.57.

Levons nos verres, couronnes en tête, à la fortune, jusqu'à ce que sonne l'heure du passeur.

4.58. N'attends pas, dit le poète à sa bien-aimée, et accomplis-toi aujourd'hui, car tu es toi-même ta propre vie.

4.59.

Il cueille la rose que le sort lui envoie, mais elle est déjà fanée.

4.60.

Il demande à sa bien-aimée Lydia d'être, tels un ruisseau, de muets passants et de jouir dans l'ombre.

4.61.

La renommée se rit de nous, nous dit-il, et nous verrons se multiplier les ombres de la rencontre fatale.

C. Presença (1927-1933).

4.62.

Le poète élève, avec son âme mortelle, une coupe fragile de vin éphémère.

4.63.

Heureux le sage qui, perdu dans la science, nous invite à élever vers les hauteurs une vie austère.

4.64.

L'ode grave un sourire anonyme.

4.65.

Morts, nous mourons encore, et nous n'appartenons qu'à nous-mêmes.

4.66.

Les cheveux de ce jeune homme qu'il n'est plus grisonnent ; ses yeux perdent de leur éclat et il demande à sa bien-aimée de ne pas l'aimer, de ne pas lui être infidèle.

4.67.

Quand viendra l'automne avec son hiver intérieur, Lydia et lui réserveront une pensée pour le jaune actuel que vit la feuille.

4.68.

La brise matinale frissonne dans la campagne sous les rayons du soleil, et il demande à Lydia de ne désirer ni plus de brise ni plus de soleil que ce qu'offre l'instant présent.

4.69.

Pour être grand, il te demande de mettre tout ce que tu es dans la moindre de tes actions.

D. Autres odes et poèmes (1914-1935)

4.70.

Il ira se promener avec lui sur les hauteurs parfumées dominant la mer.

4.71.

Nous, pauvres êtres, perdons tout ce que la vie nous offrait de sérénité et de force. Et nous voici tristes, vieux, faibles.

4.72.

On entend sa voix douce parmi les branches.

4.73.

Menez la danse sur des rythmes solennels, demande-t-il à celles qui en connaissent l'art.

4.74.

Vivez en imitant la vie spirituelle, nous demande le poète, en savourant la fière délectation de mener chacun sa propre vie.

4.75. Il demande que la beauté antique restitue le sentiment antique de la vie.

4.76.

Sur les cimes, la lumière demeure, et il se sent grand en cette heure solennelle.

4.77.

Il veut fermement être maître de sa propre vie.

4.78.

Dans les astres, il cherche à être maître de sa propre vie et à vivre avec lui-même.

Ainsi, en secret, il possède la Nature.

4.79.

Est grand celui qui avance pas à pas, en nous rendant plus conscients de l'Univers.

Ainsi, pas à pas, il atteint la maîtrise divine.

4.80.

La Nature est surface, nous dit-il, et tout recèle une grande richesse si l'on sait bien regarder.

4.81.

En contemplant la beauté, souviens-toi qu'elle est vouée à mourir et qu'il lui manquera toujours, toujours, quelque chose.

4.82.

Si la vie n'était que vie, les pas du berger recouvriraient ce qui pourrait être gloire et beauté éternelle.

4.83.

(Les joueurs d'échecs).

Malgré la guerre et le feu qui ravageait la ville de Persi, deux joueurs, imperturbables, poursuivaient leur partie d'échecs.

Comme si de rien n'était, ils restaient à l'ombre d'un arbre, une cruche de vin à portée de main pour se rafraîchir.

Le jeu d'échecs captive l'âme ; et si l'on perd, cela pèse peu, car ce n'est rien.

4.84.

Le poète laisse la vie le traverser, tant qu'il demeure lui-même.

4.85.

Vivre simplement, pense-t-il, est chose noble et grande.

4.86.

Il appelle les hommes à s'unir au nom des dieux.

4.87.

Le poète redoute toute mesquinerie susceptible d'instaurer un ordre nouveau dans cette vie.

4.88.

Il est tout autant épris de beauté, où qu'elle se trouve.

4.89.

Il souhaite que ton cœur — celui de l'être aimé — soit digne des dieux, et que la vie soit ce qu'elle doit être.

4.90.

Avant l'être aimé, la terre fut esclave des ténèbres nées de l'âme.

4.91.

Il sent le temps s'évanouir ; tous deux — lui et le temps — demeurent indifférents.

4.92.

Il ressent la réalité de la vie et de la nature ; il sent aussi qu'il existe et qu'il est petit.

4.93.

De l'art, seule subsiste l'œuvre qui, à force de puiser dans la vie, dérobe au temps son triomphe sur le changement.

4.94.

Dans la situation qu'ils traversent, lui et Lydia, leur amour est un tiers qui les empêche de vraiment se connaître.

4.95.

Est sage celui qui médite davantage sur la manière de vivre que sur la compréhension de la vie.

4.96.

Il nous faut savoir montrer la vie, dit-il, et cette force d'accepter, avec indifférence, le rire comme les larmes.

4.97.

S'il ne croit même pas pouvoir être maître de lui-même, il ne le sera pas davantage de ce qui advient.

4.98.

Un vers nous parle de l'été dans les herbes et des cimes enneigées en hiver. Nous avons peu d'autres plaisirs.

4.99.

Contentons-nous, dit-il, d'être ce que nous ne pouvons cesser d'être.

4.100.

Il cherche en vain le bien qu'on lui a refusé.

Ces fleurs du jardin ont été léguées à d'autres.

4.101.

Il se dit qu'il n'était peut-être pas joyeux, mais qu'il fut un ami.

4.102.

Un bref espace de ce que nous serons dans la mort nous attend.

De même, à un moment donné, notre âme est née, alors qu'auparavant elle nous était étrangère.

4.103.

Soyons pleinement ce que nous sommes ; rien d'autre ne nous est donné.

4.104.

Le poète aspire à écrire des vers qui soient comme des bijoux, qui perdurent dans l'avenir lointain et soient éternels.

4.105.

Il recherche la vérité de la vie, car on lui donne la vie, mais non la vérité.

4.106.

Son geste anéantit une masse de fourmis ; celles-ci pourraient y voir une intervention divine, mais lui n'est pas divin et ne se sent pas tel.

4.107.

Il ne veut pas connaître la vie, mais seulement les formes successives de la vie inconstante.

4.108.

Il n'est donné à notre ami de connaître que les choses de la terre, une raison incertaine et un savoir éphémère.

4.109.

Il n'a d'autre souci que le cours de la vie et voit que, au fil des jours,
tarde à venir la fin qui, pour lui, n'est rien.

4.110.

Vous êtes, nous dit-il, ce qui vous apparente à la vie universelle qui
vous oublie.

4.111.

Il ne chante pas la nuit, mais le soleil qui doit finir dans la nuit.

4.112.

Il ne veut ni se souvenir ni se connaître.

4.113.

L'abeille bourdonne en volant au-dessus de la fleur colorée, s'y pose et
se confond presque avec elle.

Seul vieillit celui qui vit en être conscient de soi, distinct de l'espèce à
laquelle il appartient.

Et nous, mortels, nous prétendons vivre au-delà de la vie.

4.114.

La vie, elle-même, demeure toujours la même.

4.115.

Il pense que ce qui les concerne — lui et elle — est vain.

4.116.

La petite vie consciente se sent transformée à chaque heure.

4.117.

Dans l'esprit du **Carpe diem**, il lui dit de jouir de ce jour comme s'il était la vie même, de cueillir en une seule fois autant de fleurs qu'elle le peut.

4.118.

La feuille inconsciente est vouée à mourir aux yeux de ceux qui savent sa mort.

Si nous ne sommes qu'une heure, commençons cette heure — dit-il à sa bien-aimée — avec passion et frénésie.

4.119.

Sans convoiter de paradis, il lui dit de ne pas amasser de richesses. L'œuvre s'impose, et l'être humain sème, pour le seul plaisir de semer, ce que le Destin ordonne.

4.120.

Tout ce qui passe est si fugace ! Tout est si peu de chose !

4.121.

Il ignore ce que sera l'avenir, car quoi qu'il advienne, il lui faudra le vivre.

4.122.

Tout passe dans l'oubli et ce qui est su demeure, mais rien ne revient, que l'on soit sage ou ignorant.

4.123.

Hôtes de la vie, nous goûtons un bref amour, un geste fugace, une journée empreinte de nostalgie.

4.124.

Il demande que chants, rires et fleurs illuminent son destin mortel, afin de masquer la stérilité de sa pensée.

4.125.

Profite, te suggère-t-il, de ce bref jour, heureux de vivre le peu qui t'est donné.

4.126.

Nous méritons d'un côté et recevons de l'autre, et chaque côté est le revers de l'autre.

4.127.

Sa vie lui appartient-elle vraiment, se demande notre homme, ou bien a-t-elle été donnée à d'autres ou aux ombres ?

4.128.

Le poète demande à sa bien-aimée Lydia d'apprendre à ne voir que jusqu'à l'horizon et jusqu'au jour présent.

4.129.

Le Tout exclut seulement notre foi.

Notre destin est indifférent à ce que nous pensons ou ressentons.

4.130.

L'esprit vain, qui n'apprend rien du monde, consume en lui-même le feu et la lumière de l'indivisible aspiration à l'infini.

4.131.

Le poète est prisonnier de la pâle fatalité de ne pas changer.

4.132.

Chez autrui, tels des serviteurs dont les maîtres sont absents,
jouissons de l'instant, demande-t-il, et que demain soit ce qu'il sera.

4.133.

Tout comme la feuille tombée ne regagne pas sa branche, l'instant qui
meurt dès qu'il naît s'éteint ainsi pour toujours.

4.134.

Seul celui qui sait qu'il doit attendre peut espérer ou désespérer. Dans
le discours de l'être, nous ne faisons qu'ignorer.

4.135.

Abdique, dit-il, et ne sois roi que de toi-même.

4.136. En dehors de lui, et indépendamment de ce qu'il pense, le
destin s'accomplit.

4.137.

La jouissance même par laquelle il croit oublier la vie lui apparaît, à
son terme, plus fatale et mortelle.

4.138.

Sur la terre fertile passe un nuage inutile et fugitif.

De même, une haute idée traverse son âme et l'assombrit.

Mais il revient, et le champ, lui, est vivant.

4.139.

Sa véritable crainte est l'instant qu'il tient pour vrai.

4.140.

Il croit que le véritable sage est celui qui ne cherche pas, car s'il cherchait, il trouverait l'abîme en toute chose et le doute en lui-même.

4.121.

Il ignore ce que sera l'avenir, car quoi qu'il advienne, il lui faudra le vivre.

4.122.

Tout passe dans l'oubli et ce qui est su demeure, mais rien ne revient, que l'on soit sage ou ignorant.

4.123.

Hôtes de la vie, nous goûtons un bref amour, un geste fugace, une journée empreinte de nostalgie.

4.124.

Il demande que chants, rires et fleurs illuminent son destin mortel, afin de masquer la stérilité de sa pensée.

4.125.

Profite, te suggère-t-il, de ce bref jour, heureux de vivre le peu qui t'est donné.

4.126.

Nous méritons d'un côté et recevons de l'autre, et chaque côté est le revers de l'autre.

4.127.

Sa vie lui appartient-elle vraiment, se demande notre homme, ou bien a-t-elle été donnée à d'autres ou aux ombres ?

4.128.

Le poète demande à sa bien-aimée Lydia d'apprendre à ne voir que jusqu'à l'horizon et jusqu'au jour présent.

4.129.

Le Tout exclut seulement notre foi.

Notre destin est indifférent à ce que nous pensons ou ressentons.

4.130.

L'esprit vain, qui n'apprend rien du monde, consume en lui-même le feu et la lumière de l'indivisible aspiration à l'infini.

4.131.

Le poète est prisonnier de la pâle fatalité de ne pas changer.

4.132.

Chez autrui, tels des serviteurs dont les maîtres sont absents, jouissons de l'instant, demande-t-il, et que demain soit ce qu'il sera.

4.133.

Tout comme la feuille tombée ne regagne pas sa branche, l'instant qui meurt dès qu'il naît s'éteint ainsi pour toujours.

4.134.

Seul celui qui sait qu'il doit attendre peut espérer ou désespérer. Dans le discours de l'être, nous ne faisons qu'ignorer.

4.135.

Abdique, dit-il, et ne sois roi que de toi-même.

4.136. En dehors de lui, et indépendamment de ce qu'il pense, le destin s'accomplit.

4.137.

La jouissance même par laquelle il croit oublier la vie lui apparaît, à son terme, plus fatale et mortelle.

4.138.

Sur la terre fertile passe un nuage inutile et fugitif.

De même, une haute idée traverse son âme et l'assombrit.

Mais il revient, et le champ, lui, est vivant.

4.139.

Sa véritable crainte est l'instant qu'il tient pour vrai.

4.140.

Il croit que le véritable sage est celui qui ne cherche pas, car s'il cherchait, il trouverait l'abîme en toute chose et le doute en lui-même.

4.141.

Il s'approche d'une fosse et on lui dit que celui qu'il aimait n'y est plus.

4.142.

Il prend son destin en main, sans le sentir, le haïssant sans le savoir.

4.143.

Beaucoup jouissent et partagent cette jouissance entre eux et le fait d'être vus, jouissant pour les autres.

4.144.

Le vert printemps fleurit, mais l'automne sommeille dans chaque champ.

4.145.

Et il conseille de te connaître toi-même, si tu le peux. Si tu ne le peux pas, tu dois savoir que c'est impossible. Sois donc à toi-même ; n'attends rien.

4.146.

Si dormir, c'est mourir, nous nous réveillerons.

4.147.

Chaque instant que tu ne consacres pas à un plaisir est un plaisir perdu. Le rêve d'une jouissance, lorsqu'on la vit, assure-t-il, n'est pas un rêve.

4.148.

Chacun est un monde. Et il se demande s'il existe une divinité pour chaque être humain.

4.149.

Le plaisir ou la peine sont comme le soleil ou la pluie : offerts, non imposés.

4.150.

Dans chaque corps éphémère, la vie pense et ressent.

4.151.

(Nirvana)

Il va dormir, mais sans sentir qu'il dort pour rêver ; ce n'est qu'ouvrir les yeux sur les étoiles.

Et il rêve pour dormir.

4.152.

Le plaisir, nous dit-il, est double : c'est jouir et jouir de cette jouissance.

4.153.

La vie est brève face au temps, mais l'âme est longue.

4.154.

Concentres-toi, nous conseille-t-il, pour être serein et fort, mais concentre-toi hors de toi-même.

Ne sois pour toi-même qu'un piédestal sur lequel tu dresses la statue de ton être.

4.155.

S'il n'y a pas de gloire dans la vie, il n'y a pas de gloire sans la connaître.

La vie s'écoule entre vivre et être. 4.156.

Tout comme, dans le feuillage haut et touffu, le vent soulève un murmure froid et aigu, un vent, dans le monde, suscite la vie et la reprend.

4.157.

Celui qui pense cherche la vérité, non la chance.

4.158.

Son vain savoir se contente de ce qui est faux, tant que le soleil ne brille pas encore assez.

4.160.

La chance rend les uns éminents, les autres heureux. Rien n'est une récompense, car ce qui arrive, arrive.

4.161.

Non, le Destin n'oublie pas même l'humble herbe.

Les roses se fanent et les plaisirs prennent fin.

4.162.

Tels des sentinelles absurdes, nous veillons sans savoir qui est notre adversaire.

Les uns comme les autres gardent leur poste et leur ignorance.

4.163.

Il veut savourer les lettres de la sentence que le Destin a gravée.

4.164.

Sois une lanterne, une lumière protégée par une vitre, et les vents oppressants ne pourront l'éteindre.

4.165.

Pour lui qui n'attend rien, les fleurs qu'il n'espérait jamais voir ne se fanent pas.

Et il convient de ne pas laisser l'âme déborder, mais de se contenir dans de justes limites.

4.166.

Si le poète se remémore lui-même, il se voit autre dans le passé, bien que présent dans le souvenir.

Il sent alors que celui qu'il est et ceux qu'il fut sont des rêves différents.

4.167.

L'année passe et la vie est brève. Il descend le cours du temps, et la fin de son avenir approche.

4.168.

Il nous dit que rien ne fait de lui ce qu'il est, car nous sommes qui nous sommes, et ce que nous fûmes a déjà été vécu de l'intérieur.

4.169.

Il sait que celui qu'il fut lui est extérieur. Son âme ancienne lui est donc étrangère.

4.170.

Nous ne possédons pas ce qui est ressenti, mais ce que nous ressentons.

4.171.

L'humanité est faible et, même dans sa fureur, elle se règle sur la normalité.

4.172.

La vie a un sens, mais ce sens n'est pas le fruit d'une longue réflexion.

4.173.

Elle, l'aimée, lui donne son amour — feint ou non — et cela lui suffit.

4.174.

Ne désire pas grand-chose, conseille-t-il, et tu auras tout. Ne désire rien, et tu seras libre.

4.175.

Il sent que celui qui le hait le limite, tout comme celui qui l'aime.
Et celui qui ne possède rien et ne désire rien est divin.

4.176. Lui, grand égoïste, ne veut pas de l'amour de la femme, car celui-ci l'opprime et exige de lui, en retour, de l'amour.

4.177.

Accomplis noblement — conseille-t-il — ton intime destin involontaire.
Sois toi-même, sois ton propre fils.

4.178.

Il accepte sans protester le décret divin, tout comme le blé plie sous le vent et, lorsque celui-ci cesse, se redresse.

4.179.

On l'a jeté dans les ombres peuplées ; il n'est plus rien, nul ne se souvient même de lui.

4.180.

Il désire l'oubli divin pour être libre, affranchi de tout bonheur comme de tout malheur.

4.181.

Il ressent le bonheur comme un joug et la grandeur comme une servitude.

4.182.

La terre demeure muette. Nulle visite divine ne lui offre de roses ; s'il en possède, elles sont siennes.

4.183.

Sa volonté s'offre au monde et ne désire que ce qu'elle a déjà conquis.

4.184.

Celui que tu es aujourd'hui ne sera plus demain, car le temps et le sort feront de toi un autre.

4.185.

L'existence est brève ; cette peine est une souffrance pour l'être, mais elle est aussi la vie.

4.186.

Domine ou tais-toi, te conseille-t-il. Et ne te perds pas à donner ce que tu ne possèdes pas.

4.187.

Tout nous est donné tel le monde, et nous prenons part à tout par la pensée et l'interprétation.

4.188.

Ce que nous pensons — amour ou divinité — passe, car nous-mêmes nous passons.

4.189.

D'autres s'expriment par la musique ; lui le fait par des mots qui, bien mesurés, affirment l'existence du monde.

4.190.

La divinité vit en lui parce qu'il ressent, et qu'il la sent au plus profond de lui-même.

4.191.

Il voudrait être une conséquence ailée, avec le réel étendu à ses pieds.

4.192.

À la fin, il nous annonce que nous deviendrons bientôt aveugles.

4.193.

Et il se demande quel poids a le fardeau de la pensée dans la balance de la vie.

4.194.

Il propose à Lydia de faire d'eux-mêmes ce refuge où ils viendraient se cacher timidement.

4.195.

Le poète veut que son vers lui appartienne, tout en étant étranger et lu par lui-même.

4.196. Il nous dit que la vie est comme le soleil, quelque chose qui nous est donné. Et nous ne devons pas cueillir les fleurs car, une fois cueillies, elles ne sont plus à nous.

4.197.

Dans la nuit sans lune, un froid indicible pénètre son âme. Lydia n'existe pas.

4.198.

Et toi, lui dit-il, dans ta vie solitaire et confuse, choisis toi-même ton port d'arrivée.

4.199.

Veille, nous dit-il, à être qui tu es, que l'on t'aime ou non.

4.200.

Il perçoit la beauté par l'esprit et, en la pensant, il l'aime.

4.201.

Ils sont si nombreux, ceux qui, à force de vouloir savoir, de vouloir atteindre une certitude scientifique, perdent l'espoir.

Beaucoup d'autres ont su et ne veulent plus savoir.

4.202.

Là où le monde subsiste encore, imagine quelqu'un à tes côtés.

4.203.

Pourquoi compliquer inutilement, se demande-t-il, ce qui existe sans avoir été pensé ?

4.204.

Ce qui mesure blesse, et ce qui pèse mesure.

4.205.

Il pense que rien ne subsiste de rien et que nous ne sommes rien.

4.206.

Et il se demande si tout n'est qu'un jeu, une façon de nous divertir et de nous distraire d'autre chose que nous ignorons.

4.207.

Quoi que tu fasses, te conseille-t-il, fais-le de manière suprême.

4.208.

Ici, dans une quiétude prolongée, il oubliera tout, et ses jours passeront d'un cours illusoire à une véritable jouissance.

4.209.

Pour celui qui est heureux au soleil, la nuit finira par tomber ; mais pour celui qui n'attend rien, tout présent est agréable.

4.210.

Il dit que le jour où nous avons joui ne lui a pas appartenu : seule elle a perduré en lui.

4.211.

Ce qui nous est utile, nous dit-il, nous le perdons tout de même.

4.212.

Tu es seul, te dit-il ; tais-toi et feins, mais feins sans feindre.

4.213.

Il a commis l'erreur de vouloir ressembler à celui qui est heureux.

4.214.

Les yeux tournés vers le passé voient ce qu'ils ne voient pas, et les yeux tournés vers l'avenir voient ce qui ne peut être vu.

4.215.

Il se sent un sujet inutile d'astres dominants qui sont, eux aussi, éphémères.

4.216. Il demande que le vent puisse rafraîchir le front de tous deux, celui de Chloé et le sien ; pour lui, ce front limpide est une immense joie.

4.217.

Il attend son avenir, sachant qu'à la fin, tout ne sera que silence.

4.218.

S'il aime ce qui est, c'est parce qu'un jour il cessera de le voir.

4.219.

Il sent qu'il possède plus d'une âme, qu'il existe pourtant dans l'indifférence à l'égard de tous.

4.220. Prose.

Vain fut l'effort de notre homme pour amorcer une renaissance néoclassique en Europe.

Le fait qu'il croie véritablement aux dieux classiques n'en demeure pas moins une certaine extravagance spirituelle, empreinte d'un certain anticonformisme.

4.221.

Il reproche à son hétéronyme Alberto Caeiro certains excès dans l'expression.

Il reconnaît toutefois son influence sur son premier recueil d'odes, écrit sous l'impulsion déséquilibrée de l'enthousiasme même qu'il ressentit en se découvrant lui-même.

4.222.

Il considère que la croyance aux dieux païens est sans aucun doute une foi différente de la foi chrétienne. Mais il est faux de dire que cette foi nous étreint plus étroitement, même si ces dieux habitent — ou prétendent habiter — toutes choses.

Dans la foi païenne, comme il le dit, il n'y a ni don de soi de l'individu, ni morale, ni sentiment moral à proprement parler.

L'auteur souligne à juste titre qu'il est faux de considérer le paganisme comme une religion pleine de vie et de joie.

Au contraire, il a raison d'affirmer que le christianisme est plus humain que le paganisme.

Il nous dit également — et c'est vrai — que l'art grec n'est pas fait pour être ressenti intensément, mais qu'il relève purement de l'intelligence.

4.223.

L'écrivain affirme avec pertinence qu'une véritable reconstruction du paganisme n'est pas judicieuse dans un monde entièrement christianisé.

4.224.

L'auteur a raison de considérer comme une œuvre suprême celle où fusionnent une pensée originale et une grande émotion.

4.225.

L'écrivain estime que les romantiques étaient chrétiens par leur sensibilité et païens par leur sentiment, contrairement aux néoclassiques, chrétiens par la pensée et païens par la sensibilité. Cela dit, la Révolution française a-t-elle constitué une renaissance du christianisme ?

4.226.

Tout ce qui a été dit sur le paganisme pèche, selon notre auteur, par un excès de formalisme.

4.227.

L'auteur souhaiterait étudier l'évolution du christianisme et examiner la voie qui s'ouvre à nous.

4.228.

Il étudiera la naissance, le développement et l'orientation ultérieure du christianisme.

4.229.

Le christianisme se divisait en un groupe judaïsant et un autre de tendance païenne (ou « gentilice »). 4.230.

Les éléments du christianisme seraient :

- le monothéisme,
- l'humanisme, fraternel et égalitaire,
- la tendance universelle.

Pour notre auteur, l'Empire s'est transformé avec la mort du paganisme.

Et l'Église catholique est aujourd'hui l'Empire romain qui perdure, soutient notre homme.

4.231.

Selon notre ami, le christianisme et l'hindouisme recherchent ce que l'on appelle l'union avec Dieu. Dans cette union divine, le chrétien se trouve, tandis que l'hindou se perd.

4.232.

Le poète reconnaît que personne aujourd'hui n'a le sentiment du paganisme tel qu'il fut ; certains, tout au plus, ont le sentiment de ce que le paganisme ne fut pas.

4.233.

Étrangement, notre homme soutient que ce qui distingue le paganisme, ce n'est pas le paganisme de la sensualité, mais l'idéal que celui-ci tire de la réalité.

4.234.

Le polythéisme grec, pense notre auteur, se distingue par son caractère statique, humain et syncrétique.

4.235.

L'écrivain postule que quiconque vit au sein du christianisme vit encore dans l'Empire romain en décadence.

Même si, disons-le, la présence de Rome subsiste dans l'organisation actuelle de l'Église, la transformation profonde que la religion chrétienne a opérée au sein de l'Empire n'en demeure pas moins considérable.

Rome nous a légué un code de lois, un Droit qui constitue le fondement de la législation occidentale.

Et pourtant, ces lois régissant les droits et les devoirs du citoyen reconnaissaient l'esclavage, c'est-à-dire le fait que certains êtres humains pouvaient être des objets, des « res », la propriété d'autres individus : les maîtres.

C'est la religion chrétienne qui a dû abolir radicalement cette situation, en affirmant l'égalité totale de tous les êtres humains, comme l'a si bien prêché saint Paul.

4.236.

Que dire de la Gnose, sinon qu'il s'agit d'une hérésie, un mélange de kabbale juive et de néoplatonisme chrétien ?

Et peut-être — mais peut-être seulement — celle-ci apparaît-elle au grand jour au sein de la franc-maçonnerie.

4.237.

Et, de manière catégorique, notre auteur affirme que l'Église catholique ne dérive pas de l'Empire et n'en descend pas : elle **est** elle-même l'Empire romain.

Nous revenons ainsi à ce qui a été dit précédemment. Si l'influence de l'Empire et de sa civilisation sur l'Église catholique est considérable, il faut y ajouter la déclaration de Constantin faisant du christianisme la religion officielle de l'Empire : dès lors, l'essor de cette religion nouvelle — monothéiste et fondée sur l'amour — allait s'imposer avec force dans tout le monde occidental connu.

4.238.

Au XIX^e siècle, nous dit-il, sont apparues les théories égalitaires qui, paradoxalement, n'ont pu être mises en pratique.

4.239.

Il nous dit que l'homme du commun a droit à la liberté des opportunités, mais que seuls ceux qui en sont véritablement dignes peuvent en tirer parti.

4.240.

Nous ne pouvons vivre sans idées abstraites, fait-il remarquer, car sans elles, nous ne pouvons penser.

Les idées abstraites n'ont donc pas de réalité véritable, mais elles possèdent une réalité humaine.

4.241.

Le poète nous a laissé entrevoir les contours des montagnes ainsi que la réalité immédiate des pierres et des fleurs.

4.242.

L'état amoureux lui-même, estime notre auteur, n'est pas l'état propice à la fixation des impressions — ce qui définit l'art —, sauf dans les cas,

poursuit-il à juste titre, où l'intelligence garde toujours la maîtrise de l'émotion.

4.243.

Et oui, sans aucun doute, l'humanitarisme et la démocratie sont des produits du christianisme.

4.244.

Une phrase d'Hérodote nous apprend que les dieux de l'Inde ont une forme humaine, tandis que ceux de la Grèce ont une nature humaine.

4.245.

L'œuvre écrite de l'auteur est un repos, un refuge et une libération.

4.246.

Selon notre habitude chrétienne, la réalité commence en nous ; autrement dit, nous vivons en partant de la sensation vers l'extérieur, et non de la sensation vers l'intérieur.

4.247.

Le critique découvre parfois des éléments inattendus, toujours plus complexes. Et, naturellement, il est frappé par la nature et la spontanéité des poèmes de notre auteur.

4.248.

L'auteur soutient que le Moyen Âge fut plus joyeux que l'Antiquité païenne. Il est difficile de démontrer une telle affirmation, compte tenu de la période d'obscurité culturelle et économique qu'a représenté cette époque.

Bien plus, c'est la Renaissance — c'est-à-dire le retour aux idéaux de l'Antiquité — qui a réintroduit des canons plus ouverts et plus joyeux que ceux de la longue période précédente. 4.249.

Il nous dit que le bouddhisme est un paganisme pour lequel le sens de la matière s'élargit indéfiniment.

4.250.

Il fait remarquer que la sensibilité chrétienne gravite autour de l'idée de péché, pas toujours consciemment.

Et certes, nous en convenons : la mentalité chrétienne est essentiellement habituée à envisager cette vie comme un prélude à l'autre et comme lui étant subordonnée.

4.251.

L'empereur Julien voulut rétablir le paganisme, mais il échoua car le paganisme était mort.

4.252.

Un individu à la sensibilité païenne se sent isolé dans notre société ; c'est ce qu'il déduit à juste titre.

4.253.

L'auteur estime que la poésie nous console et nous traite avec bienveillance, tout comme le feraient des vieillards avisés.

4.254.

Le paganisme est sans aucun doute mort, définitivement remplacé par le christianisme.

4.255.

L'auteur souligne que Parménide conçoit le monde comme étant infini, éternel et un — une fusion de qualités impensable pour son époque.

4.256.

L'enfant, nous dit-il, s'amuse à superposer des pierres, accomplissant ainsi un geste d'artiste ; car, qu'il y prenne plaisir ou non, il combine des éléments réels au sein de la réalité.

4.257.

La nature est faite de parties sans former un tout, nous dit le poète. L'univers en tant qu'ensemble est peut-être une idée abstraite.

Ainsi, deux personnes ne le perçoivent pas de la même manière, bien qu'elles comprennent le mot de la même façon. Ce n'est que lorsque l'on cherche à visualiser les choses que des différences apparaissent.

4.258.

Autre idée philosophique : l'esprit puise, dans le monde extérieur, l'idée de Réalité ainsi que la perfection simple des grandes émotions primitives.

4.259.

À travers la poésie, l'auteur respire la grandeur et la perfection simple des grandes émotions primitives.

4.260.

Tous les grands poètes sont simples, affirme notre auteur. S'ils sont difficiles à comprendre, c'est que leur simplicité implique des principes inédits ou une nouvelle conception des choses.

4.261.

Notre auteur affirme que sa poésie consiste principalement à nier la poésie des choses.

4.262.

Le poète lit ; ses intentions sont limpides et un calme absolu l'envahit.
Il porte en lui la nature tout entière.

4.263.

Parmi les tentatives de paganisme qui ont vu le jour, pas une seule
n'échappe à l'empreinte du christianisme.

4.264.

Le poète a découvert le monde sans y réfléchir et a créé un concept de
l'univers exempt de simples interprétations. 4.265.

Il n'y a rien de l'âme en nous ou avec nous, affirme notre homme.

Ainsi, notre soif de beauté classique est tout entière chrétienne dans
sa fureur de perfection.

Nous aimons la beauté à l'excès, mais les Grecs ne l'aimaient pas
ainsi. Le calme de la lucidité s'immisçait dans leur sentiment ; c'est
pourquoi ils ressentaient peu de choses.

Seule la science évolue, assure le poète. Rien d'autre n'évolue : ni la
politique, ni les arts, ni les mœurs. Ces derniers peuvent certes
présenter des différences.

Oui, en vérité, il est possible que notre auteur, Pessoa, ait raison, mais
dans une juste mesure : c'est-à-dire que la science évolue bien plus
que la politique, les arts et les mœurs — lesquels évoluent aussi, mais
plus lentement.

4.266.

Le poète éprouve de l'admiration pour *Le Paradis perdu* de Milton, œuvre qu'il juge supérieure, en tant qu'épopée, aux drames de Shakespeare.

De même, il préfère Dickens à Flaubert — un choix tout à fait subjectif et irrationnel, compte tenu de la perfection atteinte, à mon sens, par l'auteur français.

4.267.

Il continue par ailleurs de penser qu'il faut être un érudit pour préférer Shakespeare à Milton. Laissons cela de côté, tout comme son point de vue sur Tolstoï, qu'il considère comme un pauvre dégénéré, incapable de produire une œuvre stable et durable.

4.268.

Et notre auteur, obstiné, continue de voir dans le grand dramaturge Shakespeare le plus grand échec de tous les temps.

Eh bien non, il n'en est rien ; Shakespeare atteint le sommet de la tragédie, égalant en cela la tragédie grecque.

Même la tragédie française de Racine et de Corneille n'égale ni la profondeur ni la stature de l'auteur anglais.

4.269.

L'auteur distingue trois degrés dans le génie poétique :

1. La grandeur équilibrée de l'œuvre.
2. L'intensité et la complexité des éléments qu'elle contient — degré atteint, en l'occurrence, par Shakespeare.
3. La réalisation distincte de chaque élément — accomplie, dans ce cas, par Victor Hugo.

4.270.

Notre ami estime que chaque fois que l'intelligence s'efface, la discipline diminue.

4.271.

Il est d'avis que seule la science bénéficie du soutien des personnes cultivées.

4.272.

La littérature moderne, affirme notre penseur, est une littérature de la monisexualité.

4.273.

Il nous dit que la science est la manifestation moderne de l'intelligence isolée.

4.274.

Il se fixe une règle de vie égocentrique : réduire au minimum toute sociabilité, en s'en dispensant même lorsqu'il en a besoin.

4.275.

Au-delà de ce que possédaient les Grecs, ce que nous possédons, nous, c'est la science.

4.276. Et la science est la seule force intellectuelle moderne.

4.277.

Mais la science crée ses propres modalités du social. Elle engendre une aristocratie, une bourgeoisie et un prolétariat.

Les aristocrates, ou praticiens de haut niveau, sont les producteurs de science.

La bourgeoisie correspondrait à la vaste masse de gens qui comprennent de l'extérieur ce qu'est la science et en ressentent les bienfaits.

La classe inférieure est constituée de tous ceux qui sont incapables de ressentir la science, de quelque manière que ce soit.

4.278.

L'auteur se demande si la science devrait laisser un champ libre aux religions.

Or, il ne saisit pas ceci : science et religion ne s'opposent pas ; elles relèvent de domaines distincts, à savoir la raison et la foi. Ce sont là des facultés qui nous conduisent à une connaissance profonde, tant de notre réalité visible que de l'ultra-réalité nous permettant d'atteindre un autre état et une vision du monde nouvelle.

4.279.

Il affirme que les œuvres éternelles sont sereines, lucides et rationnelles.

4.280.

Il considère (à tort) que la religion est une maladie, ou plutôt une faiblesse propre à l'enfance de l'humanité.

C'est à peu près ce que pensait Auguste Comte lorsqu'il décrivait les trois stades du développement social et personnel, le premier étant le stade mythologique ou religieux.

Non, il ne saurait y avoir plus grande confusion, car la religion nous rend meilleurs ; elle nous aide à penser le divin et à nous interroger face aux énigmes.

Et non, nous n'atteindrons pas le Surhomme de Nietzsche. Nous tenterons plutôt, par la voie de l'intuition — comme le soulignait Spinoza —, de comprendre Dieu ou la Nature, *Deus sive Natura*.

4.281.

Le penseur nous dit qu'il n'y a pas, et qu'il ne peut y avoir, de philosophie des sciences, bien qu'il puisse exister une métaphysique fondée sur des éléments scientifiques.

4.282.

Il nous signale que, parmi d'autres, les grandes erreurs commises à l'égard de la science sont :

- la réaction contre la science due à l'incapacité de la comprendre,
- la fausse adaptation à l'esprit scientifique,
- l'impossibilité de s'adapter à la science,
- la fausse interprétation de la science et de l'esprit scientifique.

4.283.

L'auteur estime que la morale religieuse est souvent en désaccord avec la morale du pays.

C'est possible, mais il ne faut pas oublier que les principes de la religion fondent, de manière générale, l'éthique de la société qui vit selon cette religion.

4.284.

L'hygiène nous conseille sagement la sobriété et la modération dans les usages et les plaisirs de la vie.

4.285. La science, nous dit-il, ne guérira pas bien des vices, mais elle n'en provoque aucun.

L'homme juste, serein et respectueux ne le sera pas davantage grâce à la science, mais il ne le sera pas moins non plus.
4.286.

Notre ami affirme que la religion est une métaphysique récréative.

Il réitère, à juste titre, que la science n'a pas voix au chapitre sur des questions telles que l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme.

4.287.

Il indique que la métaphysique a trait à l'Univers, tandis que la morale ne concerne que l'homme.

Robinson Crusoé, sur son île, ne peut avoir qu'une métaphysique, et non une morale.

Cette dernière affirmation est relative, car nous possédons tous une morale individuelle — un savoir-agir ou un savoir-se-comporter — même lorsque nous sommes totalement isolés.

4.288.

L'écrivain a le sentiment d'avoir toujours eu la volonté ferme (et louable) d'être compris.

4.289.

Il considère que la poésie est, indubitablement, un produit intellectuel.
Et il ajoute que seule une vision nette des choses peut en être la vision éternelle.

4.290.

Ce qui perdure dans l'art, en fin de compte, c'est la vision de l'éternel qu'une époque a possédée.

4.291.

La valeur d'une civilisation se mesure à la culture, à la santé et à l'énergie de ses membres.
C'est pourquoi une nation vouée à la culture peut produire de grands poètes.

4.292.

Très attaché au classicisme, il considère que notre conception de la beauté est grecque.

4.293.

L'auteur estime, de manière inattendue, que le christianisme est une intériorisation du paganisme et que les néopaiens doivent suivre la voie tracée par le christianisme.

Nous ignorons sur quoi il fonde l'une et l'autre de ces affirmations.

4.294.

Il considère qu'il y a eu autant de joie au Moyen Âge qu'en Grèce antique, bien que nous ne sachions pas non plus sur quelles bases il établit cette comparaison.

4.295.

Notre auteur souligne que la gnose est un mélange de kabbale juive et de mystique néoplatonicienne. C'est de là que sont issus les Templiers et les Rose-Croix.

4.296.

Une religion, selon lui, est une conception de l'idéal commun à une collectivité. C'est précisément pour cela qu'elle revêt des aspects manifestatifs, c'est-à-dire un caractère rituel.

4.297.

Il nous dit que l'art consiste en l'organisation idéale de la matière. Ainsi, la sculpture et la poésie — c'est-à-dire l'idéalisation humaine de l'espace et l'idéalisation humaine de la parole — sont les deux seuls grands arts.

4.298.

L'auteur n'aime pas l'exactitude des phrases ; il considère comme un purisme absurde l'effort visant à les affiner et à les condenser.

4.299.

La réalité se divise en réalité spatiale et réalité non spatiale ou idéale.

4.300.

Selon notre auteur, un poème est la projection d'une idée dans les mots ou à travers l'émotion.

4.301.

Notre auteur nous dit, de manière inattendue, que tout est prose, car la poésie est une forme de prose où le rythme est artificiel.

C'est vrai, mais il ne faut pas oublier que la poésie recherche la beauté, l'esthétique du rythme et des mots qui en définissent d'autres par de nouvelles figurations, afin d'atteindre une plus grande expressivité.

Et le poète affirme, à juste titre, que les grands poèmes lyriques ne sont pas destinés à être mis en musique : ils sont déjà musicaux.

4.302.

La photographie n'est pas un art parce qu'elle reproduit exactement la matière — nous dit notre homme à juste titre — mais en raison du

choix du sujet, de la position, de la lumière, de la forme, du volume, etc., car l'art est bel et bien un choix.

5.- Le Retour des dieux d'António Mora (Fernando Pessoa)

5.1.

L'auteur estime qu'une religion proche de la Nature peut mieux agir sur les hommes.

Et, selon lui, la religion païenne — polythéiste — est la plus naturelle de toutes.

Le bouddhisme et le christianisme, fait-il remarquer avec justesse, aspirent à transcender cette pauvre humanité.

5.2.

Hérodote a souligné, à propos du polythéisme, que les divinités indiennes ont une forme humaine, tandis que les divinités grecques possèdent une nature humaine.

5.3.

La morale épicurienne est au fond, selon notre ami, une tendance vers le bonheur par l'harmonisation de toutes les facultés humaines. La morale stoïcienne consiste à subordonner les qualités inférieures de l'esprit aux qualités supérieures.

5.4.

La religion, nous dit-il, en imposant sa croyance, substitue au déterminisme naturel un autre déterminisme.

5.5.

La logique du paganisme, nous explique-t-il, conçoit que le Destin ne se dissimule pas derrière l'action des hommes et des dieux, ni en son sein.

Selon Roger Bacon, on ne triomphe de la Nature qu'en lui obéissant.

5.6.

L'auteur croit, à tort, que le monothéisme est une religion de décadence, car il s'adresse à un individu introverti et non à un peuple tout entier qui ne l'est pas.

5.7.

La religion discipline l'intelligence en ce qu'elle lui fournit une base sur laquelle s'appuyer en toute confiance.

Or, ce qui existe dans notre expérience de la nature, c'est l'instinct de conservation, ou la tendance — comme le disait Spinoza — de l'être à persévérer dans son propre être.

5.8.

L'essence du paganisme réside dans :

- la pluralité des dieux comme essence de la mythologie,
- l'adoption de la création comme idéal humain,
- la conception de l'univers essentiel comme un phénomène fondamentalement objectif.

5.9.

Selon les conditions historiques dont il découle, l'objectivisme ou le subjectivisme qui en résulte diffère.

Les conditions climatiques influencent l'organisation des sens, tandis que les conditions historiques influencent celle de la volonté.

5.10.

Les dieux païens, nous dit l'auteur, ne « créent » pas ; ils se contentent de transformer.

Les dieux représentent une expérience supérieure, mais non extra-humaine.

Pindare nous l'avait déjà dit : « La race des hommes et celle des dieux ne font qu'une. »

5.11.

Au sein du paganisme, il n'existe pas d'hérésies ; il ne peut y avoir qu'athéisme.

5.12.

L'art est l'interprétation individuelle de sentiments généraux.

5.13.

Dans l'union avec Dieu, le chrétien se trouve, tandis que l'hindou se perd.

5.14.

Le but de l'art est d'imiter la Nature, mais l'imiter ne signifie pas la copier.

5.15.

L'art diffère de la science non pas parce que l'art serait subjectif et la science objective, mais — affirme notre auteur — parce que la science cherche à interpréter tandis que l'art cherche à créer.

N'est-ce pas presque la même chose ? Ne parlons-nous pas du même domaine dans chaque cas ?

5.16.

L'art est le perfectionnement du monde extérieur.

5.17.

Une œuvre d'art est un objet extérieur et obéit par conséquent aux lois auxquelles sont soumis les objets extérieurs.

5.18.

L'auteur pense à tort que l'Église catholique n'a pas de raison d'être à une époque définie par l'activité scientifique.

Or, nous pensons qu'il n'en est rien. La science et la religion peuvent partager le même objet d'étude, certes sous des angles et des perspectives très différents.

5.19.

L'auteur veut que nous soyons indifférents à l'égard d'une époque dont rien, semble-t-il, ne peut rien attendre de nous et sur laquelle nous ne pouvons exercer aucune influence.

5.20.

Les sociétés ont conservé un équilibre relatif, malgré l'apparition des théories égalitaires.

5.21.

L'homme du commun jouit de la liberté de l'opportunité, bien qu'il s'agisse d'une liberté restreinte, limitée.

5.22.

Le phénomène social qui distingue les civilisations est le phénomène religieux, le seul qui ne puisse être imposé par une élite.

5.23.

L'auteur soutient, de manière singulière, que le phénomène appelé christianisme est issu de la convergence de tendances différentes qui fusionnent en une seule au sein de l'Empire romain.

5.24.

Le christianisme, selon notre homme, amalgame plusieurs éléments : le monothéisme judaïque, le mysticisme néoplatonicien et le paganisme de la décadence romaine.

5.25.

L'auteur affirme de façon énigmatique que le mystère du Christ ne peut être révélé, car l'âme humaine ne possède pas les qualités requises pour en comprendre la portée.

5.26.

L'élément vital du christianisme, dit notre auteur, est le paganisme transcendant qu'il recèle ; une affirmation catégorique qu'il ne démontre pas, bien entendu.

5.27.

Sur le plan humain, qui est celui du paganisme, nous dit notre ami, l'univers est vrai et parfait.

5.28.

L'auteur avance une affirmation percutante : l'Église catholique ne descend pas de l'Empire romain, elle **est** l'Empire romain. 5.29.

Comte a eu une intuition juste, dit Pessoa, lorsqu'il a vu que la science positive, en soi, ne suffisait pas à orienter la société et a voulu, par conséquent, transformer cette science en une religion.

5.30.

Avec le déclin de la civilisation arabe, ce qu'elle possédait de supérieur s'est effondré : son esprit scientifique, grâce auquel elle avait transmis au monde moderne une partie de l'objectivisme grec dont Rome n'avait jamais su tirer parti.

5.31.

Le christianisme émerge déjà scindé en deux courants : le paulinien et le pétrien, affirme notre homme.

5.32.

L'humanisme, dit Pessoa, est le dernier rempart du christianisme. C'est en lui que sont déposées les racines chrétiennes.

Goethe disait d'ailleurs que celui qui possède la science et l'art peut se passer de religion, contrairement à celui qui en est dépourvu.

5.33.

Dans le paganisme, au-dessus des dieux, plane toujours l'« Ananké », le « Fatum » — entité incorporelle — qui soumet aussi bien les dieux que les hommes à ses décrets inexplicables.

5.34.

Une époque est un état d'esprit, suggère notre ami, et la religion constitue, pour la collectivité, la mesure de cet état d'esprit.

5.35.

L'auteur estime, sans s'appuyer sur une documentation approfondie, que le christianisme se détériore et se fane.

5.36.

Le paganisme n'est pas un humanisme, c'est une acceptation, nous indique Pessoa.

5.37.

L'auteur soutient l'hypothèse selon laquelle le paganisme ne peut s'accorder avec le cosmopolitisme contemporain.

5.38.

L'univers que perçoit Caeiro est à l'opposé de celui que voient les hommes de notre temps.

5.39.

Caeiro, semble-t-il, nous offre toujours un résultat.

5.40.

Il semblerait que Caeiro soit le nouveau saint François d'Assise.

5.41.

En Espagne et au Portugal, on a vu émerger un autre élément de notre psyché : l'élément arabe.

5.42.

Ce que le païen accepte le plus volontiers du christianisme, c'est la foi populaire dans les miracles et les saints.

Un païen accepte sans problème ni répugnance une procession, mais il se détourne de la mystique de sainte Thérèse d'Avila. Un païen, du reste, n'accepte pas l'interprétation chrétienne du monde, mais il accepte volontiers une fête à l'église avec des lumières, des fleurs, des chants et le pèlerinage qui s'ensuit.

5.43.

Dans le paganisme, tous les dieux se ramènent à deux catégories : les dieux de la végétation et les dieux astraux.

5.44.

Chaque faculté de l'âme représente des sens percevant des réalités diverses.

5.45.

L'enfant qui, pour s'amuser, place une pierre sous une autre, accomplit un acte d'artiste tout simple car, même sans souci esthétique, il combine des choses réelles au sein de la réalité.

5.46.

Notre soif de beauté classique est profondément chrétienne dans sa fureur de perfection, dans son inquiétude.

Pour réaliser une œuvre d'art parfaite, il ne faut pas trop ressentir la beauté que l'on s'apprête à sculpter.

5.47.

Beau est le combat et grand l'espoir, nous disait Platon.

5.48.

L'auteur salue Alberto Caeiro et le félicite pour son retour à l'Antiquité religieuse.

5.49.

L'auteur salue également Ricardo Reis, venu d'Amérique pour présenter un nouveau livre.

5.50.

Les proches d'Alberto Caeiro lui ont confié, à lui, Ricardo Reis, la présentation de son livre.

5.51.

Les poèmes de Caeiro constituent tout ce qu'il y eut de lui de son vivant : ni vie, ni incidents, ni histoire.

5.52.

Le paganisme, nous dit notre auteur, était, par rapport au christianisme, une religion profondément triste.

5.53.

Aristote fut le premier à établir une notion de synthèse scientifique, bien que son œuvre n'en soit pas le meilleur exemple.

5.54.

Les chrétiens qui allaient mourir dans l'arène élevaient leur cri vers César, et ce drame majeur de l'histoire représentait la mort du paganisme.

5.55.

Et Caeiro nous dit, comme nous l'avons déjà souligné, que « la Nature est faite de parties sans un tout ».

Ici, l'objectivisme aboutit à une conclusion fatale et ultime : la négation de la totalité.

5.56.

L'Antiquité païenne est davantage empreinte de superstition et de religion quotidienne que n'importe quelle phase chrétienne.

5.57.

Il existe une sensibilité de l'intelligence et une sensibilité du tempérament. Elles peuvent être en désaccord, bien qu'en général elles ne le soient pas.

5.58.

La sensibilité chrétienne gravite autour de l'idée de péché, non seulement dans la crainte de pécher, mais aussi dans son autre aspect : celui du salut.

5.59.

Le paganisme est mort ; le christianisme le remplace définitivement.

5.60.

Les idées abstraites n'ont pas de réalité véritable, mais une réalité humaine.

5.61.

Il est tout aussi difficile, voire plus, de refaire que de faire pour la première fois.

5.62.

Le Maître a laissé voir les contours des monts, ainsi que la réalité directe des pierres et des fleurs.

5.63.

L'état amoureux lui-même, bien que naturel, n'est pas l'état propice à la fixation des impressions qui constitue l'art.

5.64.

L'œuvre suprême est celle où la pensée originale et l'émotion personnelle se rejoignent et se fondent.

5.65.

L'auteur lit et, limpide dans ses intentions, il est envahi par un calme absolu.

Tout le repos de la nature est avec lui.

5.66.

La perfection n'est pas la beauté, mais une partie de celle-ci.

5.67.

Notre auteur considère qu'une préface, même mauvaise, est toujours nécessaire.

5.68.

La pensée de Whitman est une forme de sentiment, ou tout à fait une disposition au sens décadent courant.

À l'inverse, le sentir de Caeiro est une manière propre à sa pensée.

5.69.

L'attitude de notre poète envers la Nature est essentiellement métaphysique et mystique.

5.70.

Chez les Grecs, ce qui nous surprend, par comparaison avec nous, c'est l'absence du concept d'infini, concept qui leur répugne.

5.71.

Les sensations de Caeiro sont des intelligences dotées d'un raisonnement propre, ainsi que d'un pouvoir critique qui leur est propre également.

5.72.

Dans la sensibilité de Caeiro, un certain trait franciscain se manifeste.

5.73.

Caeiro ressemble tellement à Whitman, tout en en étant si différent, qu'il est à la fois très proche et très éloigné de lui.

5.74.

Caeiro est un mystique matérialiste : un mystique possédant toutes les qualités requises, tout en étant un matérialiste absolu et radical.

5.75.

C'est donc aux sources du mysticisme et du spiritualisme que la muse de notre poète puise son inspiration.

5.76.

Notre homme — ici sous le nom de Ricardo Reis — adopte le néoclassicisme « scientifique » pour réagir contre deux courants : le romantisme moderne et le néoclassicisme antérieur.

5.77.

Le poète estime que chacun de nous doit vivre sa propre vie, en s'isolant des autres et en ne recherchant, dans une sobriété individualiste, que ce qui lui plaît et le satisfait.

5.78.

Ce que nous ressentons au plus profond de nous-mêmes, nous l'écrivons sans nous soucier de ceux à qui ces mots sont destinés.

5.79.

Dans le plus modeste poème d'un poète, il doit y avoir quelque chose qui témoigne de l'existence d'Homère.

5.80.

La valeur d'une civilisation se mesure à la culture, à la santé et à l'énergie de ses membres.

5.81.

Ricardo Reis est un grand poète, si tant est qu'il existe de grands poètes en ce monde en dehors du silence de leur propre cœur.

5.82.

Plus la poésie est froide, plus elle est vraie.

5.83.

Notre ami nous dit, à juste titre, qu'un poème est la projection d'une idée en mots par le biais de l'émotion, et que l'émotion n'est pas le fondement de la poésie, mais simplement le moyen dont l'idée se sert pour se traduire en mots.

5.84.

L'auteur pense que l'ère de l'ingénierie physique est arrivée, mais que nous sommes encore loin de l'ingénierie mentale.

5.85.

Le maître lui a appris à cultiver la clarté, l'équilibre et l'ordre.

5.86.

L'obéissance passive, nous dit-il, est le système spirituel adéquat.

5.87.

Il vient à l'esprit de notre auteur que Dieu est un concept économique, à l'ombre duquel s'organise une bureaucratie métaphysique.

5.88.

L'attitude fondamentale du futurisme est l'objectivité absolue, l'élimination, dans l'art, de tout ce qui relève de l'« âme ».

5.89.

Toutes les civilisations naissent, semble-t-il, de la domination d'une nation sur une autre, d'une classe sur une autre.

5.90.

Pindare avait affirmé que la race des dieux et celle des hommes ne font qu'une.

5.91.

Le poète Pessoa ne sait pas avec quelle sincérité il s'exprime ; il est, de multiples manières, un autre.

5.92.

Il propose que tu sois pluriel, à l'image de l'univers.

5.93.

Le bon Portugais est davantage porté à l'émotion qu'à la passion.

5.94.

L'homme est un animal incohérent parce qu'il est double. Il possède une vie sensorielle qui le relie à l'extérieur et une vie intellectuelle qui l'enferme en lui-même et le sépare de ce monde.

L'artiste ne résout pas cette dualité en une unité, mais en un équilibre, accordant une égale attention à la matière et à l'esprit.

5.95.

Il prétend ne pas vouloir imposer l'Europe au monde, mais bâtir l'Europe du monde, sans toutefois préciser comment.

5.96.

Le penseur affirme — sans que nous entrions en polémique ou en désaccord avec lui — qu'un peuple conservateur est un peuple mort.

5.97.

Chesterton a nié que la religion chrétienne fût éminemment ascétique. Étonnamment, notre cher auteur postule que l'humanisme sacrifiant l'individu à la communauté relève du mysticisme — et d'un mysticisme féminin. L'ascétisme, en revanche, serait l'apanage des hommes.

La nature sexuelle de la femme consiste à être la possession de quelqu'un, et non à posséder. Notre ami estime qu'elles ne peuvent

véritablement éprouver le sentiment de possession qu'une fois qu'elles ont des enfants.

Relèvent ainsi du mysticisme : l'abandon de l'intellect à la sensation de l'esprit, l'attitude musicale de ce dernier, le sentiment d'appartenir à un tout, la dévotion de l'âme et le service social.

L'ascète se consacre à quelque chose qui le dépasse et pratique la maîtrise de soi. Il peut ainsi offrir sa raison, mais rien de plus.

5.98.

Aristote a classé la poésie en genres lyrique, élégiaque et dramatique.

Comme toutes les classifications bien pensées, bien qu'utiles et claires, celles-ci n'en sont pas moins fausses.

En réalité, les genres ne se distinguent pas aussi aisément.

5.99.

Les astrologues attribuent les effets sur les choses à l'action des quatre éléments : le feu, l'eau, l'air et la terre.

Le feu brûle en l'homme ce qui est accidentel et le laisse dans sa réalité essentielle.

L'eau mouille l'homme et le laisse dispersé.

L'air enveloppe l'homme et le dissimule.

Enfin, la terre ensevelit l'homme et l'anéantit.

5.100.

Celui qui, en mourant, laisse un beau vers a enrichi le ciel et la terre, et a rendu plus mystérieuse et émouvante la raison d'être des étoiles et des hommes.

5.101.

Notre auteur se considère comme un travailleur scientifique qui s'interdit d'avoir des opinions étrangères à la spécialisation littéraire à laquelle il se consacre.

5.102.

Le chant, nous dit-il, ne peut durer longtemps ; en réalité, un livret d'opéra est un recueil de chansons.

5.103.

Il préfère que les poèmes portent un titre ainsi qu'une date.

5.104.

Fixer un état d'âme est le privilège des poètes.

5.105.

L'individu, la Nation et l'Humanité sont des réalités, nous dit notre auteur, car ils sont parfaitement définis.

5.106.

La métaphysique, selon notre auteur, constitue le fondement intellectuel du christianisme.

5.107.

Les saints portugais les plus authentiques sont saint Jean-Baptiste enfant ou saint Antoine représenté comme un adolescent à l'allure enfantine.

5.108.

Il se sent moins réel que les autres, moins cohérent et moins personnel.

5.109.

L'auteur nous confie sincèrement que l'origine de ses hétéronymes réside dans sa tendance organique et constante à la dépersonnalisation et à la simulation.

5.110.

L'auteur change de personnalité tout en enrichissant sa capacité à en créer de nouvelles.

5.111.

La notion de l'âme, conçue comme distincte du corps et supérieure à lui, s'attache aux choses les moins importantes pour l'esprit. 5.112.

Un courant littéraire est, par définition, un ensemble d'œuvres originales ; les courants littéraires peuvent être novateurs, synthétiques ou mixtes.

5.113.

Les courants néoclassiques, nous assure notre poète, seront selon toute probabilité les plus puissants.

5.114.

Il se sent appartenir à ces Portugais qui écrivent pour l'Europe, pour la civilisation tout entière, loin, entre autres, du Camoëns italianisé.

5.115.

Selon le sensationnisme, l'art est créateur et doit donc créer un tout objectif semblable aux tous présents dans la Nature.

Toutes les questions sociales, toutes les perturbations politiques pénètrent dans notre organisme psychique, dans l'air que nous respirons psychiquement ; elles passent dans notre sang spirituel et deviennent nôtres.

5.116.

Tout objet est une sensation qui est nôtre, et tout art est la conversion d'une sensation en objet.

Par conséquent, tout art est la conversion d'une sensation en une autre sensation.

5.117.

Le sensationnisme rejette, du classicisme, l'idée selon laquelle tous les sujets doivent être traités dans le même style, sur le même ton et avec la même ligne extérieure, en délimitant nettement la forme.

5.118.

L'art est une tentative de créer une réalité différente, mais il doit obéir aux conditions de la Réalité et de l'Émotion.

En art, il n'y a pas d'abstraction au service de la métaphysique, mais une abstraction créatrice.

5.119.

Spinoza a dit que les systèmes philosophiques ont raison dans ce qu'ils affirment et tort dans ce qu'ils nient.

5.120.

L'artiste ne doit pas se préoccuper de la finalité sociale de l'art.

Ce rôle incombe au sociologue.

5.121.

Le développement de la science a entraîné, nous dit notre ami, l'accroissement des moyens de communication et de transport, l'essor de l'activité industrielle et commerciale, ainsi qu'une soif accrue de culture et de spécialisation.

5.122.

L'œuvre d'art, souligne notre auteur, consiste fondamentalement en une interprétation subjective d'une impression objective, tandis que la science est une interprétation subjective d'une impression objective.

5.123.

Sentir, nous indique l'auteur, c'est penser sans idées ; c'est pourquoi sentir, c'est comprendre. On ne peut communiquer ce que l'on ressent, mais seulement la valeur de ce sentiment.

Le sentiment ouvre les portes de la prison où la pensée enferme l'âme.

Dieu, affirme le poète, est partout, sauf en lui-même.

5.124.

Il nous confie que la base de tout art est la sensation.

5.125.

Toute sensation se compose des éléments suivants :

-sensation de l'univers extérieur,

- sensation de l'objet dont on prend conscience,
- idées objectives qui y sont associées,
- tempérament et fondement mental de l'entité perceptive,
- phénomène abstrait de la conscience.

5.126.

Les idées, nous dit notre ami, sont des sensations, mais de choses qui ne sont situées ni dans l'espace ni, parfois, dans le temps. La logique, lieu des idées, est une autre sorte d'espace.

Les rêves sont des sensations à deux dimensions seulement, tandis que les idées sont des sensations à une seule dimension. Une ligne est donc une idée.

5.127.

L'intelligence utilise la sensibilité de trois manières :

- en éliminant tout ce qui est véritablement individuel,
- en offrant la sensation individuelle, de façon claire et vive,
- en donnant à chaque émotion ou sensation un prolongement métaphysique ou rationnel.

5.128.

Enfin, l'auteur, absorbé dans ses pensées, nous fait savoir qu'Alberto Caeiro a créé la poésie de la Nature, que Ricardo Reis a trouvé la formule néoclassique et qu'Álvaro de Campos la modernise.

FIN

Livre achevé le 8 septembre 2026, jour de la Vierge de l'Encina,
patronne du Bierzo.

Annexe. À propos de Fernando Pessoa

A1.

Fernando Pessoa (1888-1935) occupe une place centrale dans la littérature universelle grâce à la poésie de ses quatre principaux hétéronymes : Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Álvaro de Campos et Bernardo Soares, chacun doté de sa propre autonomie émotionnelle et intellectuelle, de sa biographie et entretenant des débats philosophiques avec les autres.

Cette constellation d'auteurs créée par Pessoa représente, outre un sommet de la poésie du XXe siècle, une étape marquante de la pensée contemporaine.

A2.

Fernando Pessoa a grandi dans une famille bourgeoise, a passé son enfance entre le Portugal et l'Afrique du Sud, puis a mené une vie solitaire et austère, sans domicile fixe, dans des chambres modestes qu'il louait.

Il ne cherchait nullement à se faire connaître. Il a très peu publié de son vivant et a été côtoyé de près par un nombre très restreint de personnes.

A3.

Âgée de 19 ans, Ofelia Queiroz travaillait comme secrétaire et dactylographe dans un bureau commercial de la Baixa, à Lisbonne, où ils se sont rencontrés à la fin de 1917. Pessoa, alors âgé de 31 ans, y travaillait comme traducteur à l'heure. Elle l'adorait sans réserve et rêvait de l'épouser. Cependant, il rejetait l'idée d'un engagement, se consacrant entièrement à son œuvre qu'il concevait comme une mission.

A4.

Pessoa passait une partie de son temps dans les cafés, buvant seul et écrivant. Il fréquentait davantage les cafés que les tavernes. Il se sentait plus proche du milieu intellectuel bourgeois que du monde populaire. Le Café Martinho de Arcada était son lieu de prédilection. C'est là, ainsi que dans d'autres cafés, qu'il a noué des liens avec des intellectuels de son temps, notamment l'un de ses grands amis, Mário de Sá-Carneiro — l'autre immense poète de son époque — avec qui il a fondé la revue « Orpheu » ; deux numéros seulement ont suffi à inaugurer ce que l'on appelle aujourd'hui le modernisme portugais.
Ses hétéronymes

A5.

Alberto Caeiro est le « maître » des autres hétéronymes.

Paysan autodidacte, solitaire et pauvre.

Il incarne le regard direct, la sensation pure, sans métaphysique ni introspection.

A6.

Ricardo Reis est un médecin monarchiste formé par les Jésuites. Discipliné et cultivé, il prône la mesure, la maîtrise de soi et la sérénité face à la fugacité du monde.

A7.

Álvaro de Campos est un ingénieur naval et un voyageur cosmopolite, excessif et névrosé.

A8.

Bernardo Soares est un semi-hétéronyme : il est presque Pessoa, mais avec moins de vie sociale et un caractère plus replié sur lui-même. Il est aide-comptable à Lisbonne et vit dans des pensions bon marché.

Il est mélancolique, contemplatif et l'auteur du **Livre de l'intranquillité**.

Bibliographie

- 1.- *Le Livre de l'intranquillité*, de Fernando Pessoa
- 2.- *Anthologie poétique*, de Fernando Pessoa
- 3.- *Il est doux de vivre seul*, de Fernando Pessoa
- 4.- *Œuvres complètes de Ricardo Reis* (Fernando Pessoa)
- 5.- *Le Retour des dieux*, de Fernando Pessoa

Remerciements

Je rends hommage et adresse mes remerciements personnels à mon hétéronyme Oscar Manzanal, auteur d'une œuvre de ma tendre jeunesse qui m'a marqué à jamais. Son parcours littéraire présente de grandes similitudes avec celui de notre auteur, Fernando Pessoa. Merci pour l'éternité.